

*John Lynette Seneschal*

*John Glynn.*

*LA St John's*

*Cambridge*

**BERLUE.**



**A LONDRES,**

**À L'ENSEIGNE DU LYNX.**

---

**1759.**







# AUX AIGLES.



ILLUSTRES OISEAUX,

*Puisqu'il faut abandonner  
l'espèce humaine, pour trouver  
des êtres qui voient clair, je  
vous dédie ce petit Ouvrage*

iv      E P I T R E

comme à des créatures dont les  
yeux percent tous les nuages,  
Et regardent le Soleil sans pal-  
piter. Je sais bien que malgré  
votre vue pénétrante, vous ne  
pourrez lire cette Dédicace;  
mais un Seigneur à qui je l'a-  
dresserois, ne la liroit pas da-  
vantage, Et d'ailleurs je ne se-  
rai pas accusé d'être un adula-  
teur rampant, comme tous nos  
Auteurs assez sots pour encen-  
ser la fatuité, la monseigneu-  
rifier, Et la nommer Excel-  
lence.

DÉDICATOIRE. V

D'ailleurs, il est bien naturel de vous dédier mon Ouvrage, Ô ILLUSTRES OISEAUX! car outre que vous êtes les Rois de l'espèce volatile, vous êtes devenus nos cousins & nos frères, depuis que des milliers d'Auteurs nous ont solennellement déclaré de même nature que vous. Ils applaudiront, sans doute, à mon choix, & ils se glorifieront de ce qu'enfin j'ai eu assez de courage pour vous offrir ce Livre en signe de l'alliance qu'ils veulent contracter

vj E P I T R E, &c.

*avec vous. Je suis de Vos Al-  
teſſes (car vous volez bien haut)  
quoiqu'individu ſans Griffes,  
ſans Plumes & ſans Bec,*

Votre très-humble & très-  
obéiſſant ſerviteur & af-  
fectionné confrere

X R D G L S K N P M B F.

---

---

## PRÉFACE.

**J**'Ai écrit comme j'ai vu ;  
sans ordre & sans liaison ,  
tantôt une chose & tantôt  
une autre. Il n'y a que  
trop de Livres méthodiques  
répandus dans le Public , qui ,  
à force de métaphysiquer ,  
de définir & de diviser , em-  
pêchent l'esprit de prendre  
son essor , le guident & l'en-  
nuient. Les hommes sensés  
applaudiront à ma vue , mais

viij P R E F A C E.

comme ils forment un nombre qui se réduit presque à rien, je n'espère pas de grands applaudissements : qu'importe.

On ne me verra pas, du moins, la lorgnette en main, comme tous les fats du siècle, examiner les objets & les contempler avec un air de hauteur & de mépris. Mes yeux clairs & purs, & qui ne pourroient jamais être obscurcis que par Taylord, regardent les choses telles qu'elles sont, sans ostentation & sans pré-

P R E F A C E. ix

jugé. Je n'insulte ni aux borgnes ni aux aveugles ; mais je les plains, & je prétends que la *Berlue*, qui fait le sujet de cet Ouvrage, est la cause de la frivolité de nos Auteurs, de nos Juges, de nos Courtisans, de nos Militaires. Je n'ai personne en vue ; car j'ai vu trop d'imbécilles & trop d'ignorants, pour pouvoir me souvenir plutôt de l'un que de l'autre. Se rappelle-t-on toutes les mouches & tous les papillons qu'on ap-

## x P R E F A C E.


perçoit dans un jardin lorsque l'air en est couvert ?

Si l'on ne goute point cet Ouvrage, tant mieux ; c'est une preuve que j'aurai vu clair ; quoique , si je disois mon Pays & mon âge , on pourroit me soupçonner d'avoir besoin de lunettes. Je suis S.... & j'ai soixante-neuf ans.





*LA*  
*BERLUE.*

 A BERLUE n'est point  
une de ces maladies ra-  
res , qui ne regnent que  
dans quelques endroits,  
& qui ne durent que quelques jours.  
A peine nos foibles yeux commen-  
cent-ils à s'ouvrir, que frappés d'un  
éblouissement subit, ils voient les  
objets d'une manière confuse. Sans  
doute le passage rapide des ténèbres

## 2 LA BERLUE.

du sein maternel, à la vive lumière du Soleil, cause ce fâcheux accident; car pour moi, qui nâquis au milieu de la nuit, & qui, par les attentions d'une Sage-Femme habile, n'aperçus le grand jour qu'au bout de deux semaines, & selon l'ordre d'une juste gradation, je fus préservé de la berlue. Je sentis bientôt ce précieux avantage. Je n'avois que trois ans, lorsque j'entendois mes camarades, au milieu de leurs petits jeux, se récrier sur la prétendue beauté d'un objet que je confondois avec la poussière, & mépriser, au contraire, des choses dont l'éclat me ravissoit presque autant que celui des étoiles.

Quel plaisir de se trouver avec une vue perçante sur une terre remplie de télescopes, de lunettes & de microscopes, & de pouvoir distinguer par soi-même, sans autre secours que celui de ses yeux, les objets les plus imperceptibles & les plus éloignés ! Combien de fois n'ai-je pas senti une joie au dessus de toute expression, en me sachant au milieu d'une foule, le seul capable de pénétrer les choses jusques dans leur essence, de démêler leurs couleurs, & d'anatomiser, d'un clin d'œil, des parties que des milliers de spectateurs ne soupçonnoient pas même existantes ?

#### 4      L A B E R L U E.

L'esprit qui dépend beaucoup des organes & des sens, ne tarda point à suivre la vivacité de mes yeux. Comme eux, il devint subtil, pénétrant, & il me mit, de très-bonne heure, en état de connoître les ressorts les plus cachés, qui font jouer les Empires & les Empereurs, & qui mettent cet Univers en mouvement, comme un farceur y met une marionnette. Ce ne fut point dans les Livres que je puisai mes connoissances. Eh ! qu'y aurois-je trouvé ? sinon des vanités, des sottises & des erreurs, toujours copiées & toujours reproduites sous une nouvelle draperie. V..... pom-

## LA BERLUE. 5

peusement exhaussé sur un tas de contradictions & d'inconsequences, comme sur un monceau d'or, seroit venu me dire avec impudence, qu'il n'y a point de différence entre la Religion & l'impiété; il seroit venu m'apprendre des traits d'histoire que personne n'a jamais sus & que les contemporains de ses héros ont même ignorés; il seroit venu m'embrouiller Newton, en croyant l'éclaircir, & me présenter mille pensées fausses & obscènes, sous l'enveloppe d'un style séducteur. C... par une grotesque *écumoire* & par un ridicule *sopha*, m'auroit jetté dans des vapeurs & dans des accès de mélancolie.

## 6 L A B E R L U E.

colie, capables de soulever toute ma-  
 bile contre les hommes, ma propre  
 espèce, & de me faire abjurer les  
 Auteurs, comme l'on exorcise les  
 Diables. Les Auteurs de l'En.....  
 m'auroient accablé sous le poids de  
 mille dissertations plus assommantes  
 les unes que les autres, & n'auroient  
 fait que me répéter tout un Diction-  
 naire Allemand, imprimé depuis plu-  
 sieurs années. Les Acad.... ces hom-  
 mes qui ne sauroient penser seuls, qui  
 mirent en communauté les passions  
 & les préjugés, & qui souvent ne  
 s'entendirent pas eux-mêmes, à force  
 de vouloir alambiquer les Sciences,  
 & les subtiliser, auroient submergé  
 ma

ma raison dans un déluge de mots. Les Poétereaux qui glapissent au pied du Parnasse & qui mettent les vices en cadence, auroient gâté mon cœur en voulant égayer mon esprit. Enfin, nos Philosophes romanesques, dont le bon sens sommeille, ne m'auroient appris, dans leur Histoire du monde, que des métamorphoses aussi croyables que celles d'Ovide; & nos Théologiens petits-mâîtres, dont l'ergotisme fait tout le savoir, ne m'auroient laissé que des disputes, des problèmes & des incertitudes.

Ainsi, justement effarouché à la vue des Livres pleins de contradictions & d'inepties, j'ai pris le parti



## 8 LA BERLUE.

de lire les Hommes plutôt que leurs Ouvrages. Un Ecrit n'est qu'une écorce ; mais le cœur est l'essence même & la sève qu'il faut examiner. J'ai feuilleté les actions, & j'ai pénétré les pensées. L'ame des hommes me devint une gallerie, où je me promenai tout à mon aise. Quelle découverte ! que de tableaux qu'on ne connoit pas ! que de nuances du vice, qu'on prône pour les couleurs de la vertu ! Je défie le nouveau monde d'être plus fertile que celui que j'ai vu. Mais si je trouvais souvent de l'or & des diamants, je recueillis encore plus souvent de la poussière & des ordures. Il me fallut souvent fil-



trer mille actions avant d'en pouvoir épurer une. Je ne crois pas qu'il y ait une mer ou un labyrinthe plus difficile à parcourir que le cœur de l'homme : ses ressorts, ses mouvements lui font changer de forme & d'inclinaison presque à chaque instant.

La vérité, dont chaque homme doit faire son étude, m'a dédommagé de mes travaux ; car, hélas ! tandis que l'Univers, dupe de ses erreurs & de ses préjugés, prend les ténèbres pour la lumière, & est continuellement le jouet d'une foule de personnes qu'on ne peut deviner qu'au hazard, je les pénètre & je les connois, de manière que les corps

# 10 LA BERLUE

des foibles mortels deviennent transparents à ma vue comme le crystal même : je vois jusqu'au plus intime de leur ame. Heureux qui n'a point la berlue !

C'est cette malheureuse berlue qui peuple les Cours de fades courtisans, les Royaumes d'une génération sans mœurs & sans talents ; c'est elle qui nous fait eroire notre siècle merveilleux, & qui nous dérobe les ridicules qui le rendent l'âge de la frivolité ; c'est elle qui nous offre le masque de la Religion pour la Religion même, & qui, au milieu d'un culte tout divin, nous offre une foule d'hypocrites ; c'est elle qui place aujourd'hui,

à la tête des armées, des personnages qui ne seroient pas dignes d'être les vivandiers, qui croit voir des héros dans des pillards, des Ambassadeurs dans des petits-mâîtres; c'est elle qui nous cache le venin des mauvais Livres, & qui nous fait envifager, comme des Ecrivains aimables, des Auteurs impies, qu'il faudroit étouffer, qui met aujourd'hui une partie de l'Europe en combustion, qui grossit à nos yeux de très-petites prétentions & de très-petites portions de terre, pour lesquelles on se déchire, on s'écrase, on se pulvérise; c'est elle qui ne nous fait appercevoir dans des soldats,

## 12 L A B E R L U E.

hommes comme nous, que des marionnettes qui doivent se mouvoir au gré de nos caprices & de notre ambition; c'est elle, enfin, qui nous rend précieux & magnifiques des Romans insipides & pervers, où il n'y a ni bon sens ni vertu.

Toutes les inconsequences, tirées des principes & des mœurs de la société, ne sont qu'une suite de la berlue. Si l'on voyoit clair, on se garantiroit du préjugé, & l'on n'encenseroit pas des objets qu'on devroit fouler aux pieds. L'Univers, à raison de cette malheureuse berlue, ressemble à l'Hopital des Quinze-Vingts; chacun n'y marche qu'à tâ-

tons, embrasse souvent une pierre  
 en croyant saisir un trésor, & va se  
 briser contre un écueil, qu'il imagine  
 être une bonne rencontre. Plusieurs  
 Philosophes se sont persuadé que nous  
 rêvions toujours; je n'en suis point  
 étonné. Nos loix, nos usages, nos  
 gouts n'annoncent que des rêveurs;  
 mais le pire de l'affaire est que nous,  
 semblables aux lièvres, sommeillons  
 les yeux ouverts. Un affoiblissement  
 de vue, semblable à la cataracte,  
 nous fait voir les objets doubles, ou  
 différents de ce qu'ils sont.

La magnifique aurore échappe à  
 vos regards, quoiqu'elle vous offre  
 les plus superbes nuances & les plus

## 14 LA BERLUE

riches couleurs ; le firmament ne vous touche point , quoiqu'il soit un pavillon décoré de tout ce que la nature a de plus éclatant ; l'or , l'argent & les pierreries y sont déployés avec profusion ; le flux & reflux de la mer agitent des flots argentés , & vous détournez la tête pour regarder de foibles copies de toutes ces beautés , & pour admirer quelques estampes ou quelques décorations , qui en retracent petitement , à l'Opéra , l'image. D'où vient ce désordre ? Vous avez la berlue.

Les uns cherchent dans la lune des habitants qui n'y sont pas , les autres croient dans une mouche des beautés

beautés que le microscope y met ; les Egyptiens trouvent Dieu dans un oignon ; les Romains prennent l'amour-propre pour la vertu ; les Zulus, le libertinage pour la liberté, la débauche pour la volupté. Le monde a-t-il les yeux bien clarifiés ?

Pour moi, qui ne connois ni nuage, ni cataracte, j'ai vu chacun varier sur les couleurs comme sur les goûts. J'ai vu le Pontife adorer comme Religion, ce que le Sénateur appelloit hypocrisie ; le Magistrat croire zèle, ce que le Militaire nommoit fanatisme ; l'Officier estimer comme bravoure, ce que le Moine disoit lâcheté.



J'ai vu ceux qui passoient pour les sages, marcher à tâtons au milieu des flambeaux & des rayons du soleil, se fatiguer à poursuivre une ombre de bonheur, & à chercher une chose tout-à-fait introuvable.

J'ai vu quelques grains de poussière, qu'on nommoit or, préférés à l'esprit brillant, au cœur généreux, en un mot, divinisés.

J'ai vu la fatuité érigée en honneur, à la mode, comme une fleur ou comme un ruban, donner des leçons à la jeunesse, se former des disciples dans tous les états, les parfumer & les friser.

J'ai vu les titres d'*Altesse* & d'*Ex-*



*cellence*, se produire avec ostentation chez des hommes dont les vertus gardoient *l'incognito*.

J'ai vu la vanité, sous la crasse du froc, s'attirer les mêmes honneurs que la piété.

J'ai vu dix & vingt misérables années chéries, comme devant durer plus que des siècles, & toutes employées à bâtir une fortune de deux ou trois minutes.

J'ai vu la Religion sous mille noms & sous mille formes différentes, s'appeller zèle chez le Prélat qui tyrannise; humilité, chez le Capucin qui se rengorge; pénitence, chez le Moine qui vit en Epicurien.

J'ai vu des Financiers & des Intendants, ne tirer des impôts que pour vendre leurs filles à des Comtes & à des Ducs.

J'ai vu des Conquérants se disputer, au prix de leur sang, quelques monticules & quelques rochers, les prendre, enfin, d'assaut, & les rendre ensuite tout simplement.

J'ai vu des Livres ne durer qu'un jour, ainsi que les fleurs; éclore le matin, briller à midi, se faner le soir. J'en ai vu d'autres, pauvres orphelins, courir toutes les boutiques & tous les cafés, sans pouvoir trouver une personne qui osât s'avouer leur pere.

J'ai vu le Duc en fontanges & en manchettes à trois rangs, se baigner dans des essences d'ambre & de musc, aller & venir comme un encensoir, embaumer ceux-ci, frapper ceux-là, ne faire, enfin, que de la fumée.

J'ai vu le Petit-Maître à la mode, devenir tournesol auprès du Ministre, marcher comme lui, s'arrêter comme lui, & même cracher comme lui.

J'ai vu la plupart des Dames, semblables à ces fleurs qu'on nomme belles-de-nuit, ne s'épanouir que le soir dans les bras de leurs Amants, & se resserrer le matin comme feroit la plus austère vertu. Ai-je tort d'avoir vu tout cela? En tout cas il

faut faire le procès à mes yeux. Ce n'est pas ma faute, s'ils voient aussi clair. La belette ne déclare pas la guerre au chat, parce que le chat a l'œil plus vif & plus perçant.

J'ai vu le bon sens à la bayette chez des hommes de quarante ans, qu'on donnoit pour Philosophes, & qui, cependant, n'étoient que des animaux bipèdes.

Il y a des marionnettes de sacrifice comme de théâtre, des gens assez misérables pour jouer la Religion, comme on joue une pièce.

Le mausolée d'un Mufti ne seroit pas magnifique, s'il n'étoit environné de jolies femmes à gros têtons

& à gorge rebondie. La Religion & la charité ne figureroient pas bien, si l'une & l'autre ne paroissent avec l'indécence d'une coquette & l'attirail d'une femme séduisante. Ici, je découvre les Dervis, qui veulent avoir, du moins en peinture, les objets qu'ils ne peuvent posséder en réalité. Ce spectacle rappelle continuellement à leur souvenir des beautés auxquelles ils tiennent encore. *Bernini* passe pour avoir habillé sa maîtresse en *Madelaine* dans plusieurs Eglises. Nos Talopins n'en font-ils point autant?

Pourquoi les pauvres, que les Ministres du Très-Haut nous disent les

amis de Dieu, sont-ils enterrés comme des scélérats, tandis qu'on sonne pour le riche du matin au soir, qu'on décore les Temples, & qu'on fait fumer l'encens de toutes parts? On se hâte de jeter le pauvre dans un misérable trou, qu'on lui accorde à grand'peine. Quelle vue troublée que celle de nos....!

Une Croix toute simple, qu'on porte par respect, est un objet de vénération; mais une Croix de rubis, qu'un Prélat porte par orgueil, devient un bijou tout semblable à des boucles d'oreilles.

Dom *Superbo*, au visage pâle, aux yeux creux, aux sourcils refro-

gnés, n'auroit pas le courage de nommer ses ancêtres laboureurs ou cordonniers; il n'oseroit entrevoir, même de côté, la chaumière où jadis il nâquit sur la paille; mais il se dédommage avec piété : il ne cite que les hommes illustres de son Ordre; il ne parle que du nombre de ses Monastères, qu'il nomme Maisons. Sa Société est devenue sa famille; il n'a plus de peres, d'oncles & de cousins, que tous les Dervis, que la brigue éleva à la Prélatrice. Déjà il veut être ce qu'ils ont été. Il se dessèche d'un ennui qu'on appelle pénitence; il n'a d'ambition que celle de dominer ses Frères. S'il

## 24 L A B E R L U E.

assiste à l'Office, s'il prêche, s'il confesse, ce n'est qu'à ce dessein. Ici j'ai dépeint le plus sage des Dervis.

Dom *Célénio* promène sa mollesse de maison en maison, mange toute la semaine avec les séculiers, joue avec eux, badine avec leurs femmes, & se réserve ensuite un jour pour les invectiver & les peindre comme des suppôts d'Enfer. Anathème, dit-il, à tous ceux qui suivent le train du monde. Voici le moins ingrat de tous les Bonzes.

Combien de Dervis, au milieu d'une table, entre *Vénus* qui mouffe & *Bacchus* qui pétille, viennent oublier les oraisons & les conférences



de toute la semaine? On ne voit plus que des hommes du siècle, au lieu de ces hommes morts au monde, qui tout-à-l'heure n'oseroient lever les yeux.

Le Pasteur, courant de bourgade en bourgade, accablé sous le poids de la chaleur & du jour, passe sa vie dans les fonctions d'un ministère aussi pénible que sacré. Le Prélat, ne connoissant de travail que celui de digérer, crache sur le parquet, se mouche dans la soie, boit dans la porcelaine, dort sur le velours. Le Curé & l'Evêque sont-ils Ministres du même Dieu?

*Bisfor*, en procès avec les hommes

depuis qu'il est Prélat, & avec Dieu depuis qu'il est au monde, n'a jamais lu d'autre Bréviaire que *Cujas* & *Bartole*. Il achète des procès pour avoir le plaisir de chicaner. Pourquoi *Bisor* n'a-t-il pas vu clair? Il seroit Procureur.

*Arcas* s'annonce pour un Apôtre, & *Arcas* tient tous les jours une table somptueuse de vingt à trente couverts, & encore faut-il être Prêtre, Gentilhomme pour y manger. Ouvrons les yeux, & nous verrons un Prélat fastueux où les autres voient un Confesseur & un Apôtre.

Une compagnie d'hommes nait tout-à-coup, couvre la terre & les

niers pour semer une morale incon-  
nue, pour asservir les Empires &  
souffler, enfin, la discorde de toutes  
parts ; chacun les reçoit & les écoute  
comme des héros de l'Apostolat. Des  
milliers de chapeaux, en forme de  
parapluies, & des milliers de croix,  
plantées le long des chemins, mar-  
quent les plus noirs forfaits. Ma vue  
ne sera jamais à la mode.

Qu'apperçois-je ? Les billets d'af-  
fociation osent se reproduire ; la li-  
gue se retrace parfaitement à mes  
yeux. Si le Sénat succombe, le fana-  
tisme est au milieu de nous. Tout  
Ministre va juger selon sa passion &  
exciter des troubles. Combien de

microscopes ne voient pas les mêmes malheurs?

Un billet de confession tient aujourd'hui lieu de symbole & de baptême : c'est le passeport pour entrer tout-à-coup dans les cieux. Sans cela point de remission, point d'espérance. Mais qui a entrevu ce moyen inconnu jusqu'à nous? De gros yeux de bœuf, qui voient des fourmis comme des géants.

Il y a des Seigneurs qui paient toutes les semaines, d'autres par année, & beaucoup par siècle; mais on ne paie pas d'avance.

Des Solitaires abymés dans le sein des forêts, prient, jeûnent, ne par-

lent à personne, & leur Procureur se promène, mange & se réjouit. Ne convenoit-il pas d'en damner un pour sauver tous les autres?

Les grilles des Religieuses semblent des ouvertures pour laisser passer les passions, les nouvelles & les modes. Ici, l'amour profane pénètre en forme cylindrique; là, l'envie s'introduit sous la figure d'un ciseau. Une Tourrière est Madame *Commode*: elle ne refuse aucun des vices qui osent venir au Couvent; elle leur prépare même à chacun une cellule, & souvent elle les nourrit de massépains & de biscuits.

*Hermantine*, Abbessé depuis

vingt ans, se meurt de chagrin de n'avoir pu introduire la réforme dans son Couvent. *Hermantine* vouloit se réjouir toute seule, & s'assurer que des Religieuses en prières n'observeroient point ses démarches. *Hermantine* a vu clair; mais tous ceux qui n'ont pu deviner ses motifs, ne voient goutte.

Les J..... qui demandent les Sacrements à toute force, ne sauroient les obtenir; & les C... qui, dans le siècle dernier, les rejettoient à toute force, étoient obligés de les recevoir. Les Ev. Tefans n'ont pas des yeux d'Aigles.

Rien de plus haut qu'un Ev. Tefan:

fan : il aime mieux se deshonorer lui-même en ne mangeant point avec ses Prêtres , que de compromettre sa *Grandeur*.

Julien l'Apostat vouloit introduire l'ignorance de toutes parts, en faisant fermer toutes les Ecoles, & il ne put réussir ; Julien l'Apostat réussiroit infailliblement aujourd'hui en ouvrant la grande Ecole de Cardos, dont on a fait une carcasse.

*Valérien*, méchant par caractère, a fait disparoître son ame pour lui substituer la plus horrible noirceur. Il ne cherche qu'à perdre ses freres, insensible à tout mouvement d'humanité, Il n'y a point d'occasions qu'il



n'épie pour faire le mal ; & lorsqu'il en vient à bout, il se réjouit jusqu'au fond du cœur. *Valérien* sera pendu, ou il deviendra grand-Seigneur.

Quelle bonté que celle qu'on ne sent point ! Comment la louer, comment la connoître ? Cependant, dit-on, tous les jours nos Princes sont bons : peut-être est-il du cérémonial des Cours d'avoir des vertus qui gardent l'*incognito*.

Les aimables enfants, les prodiges d'esprit, que ces jeunes Seigneurs ! dit une troupe de Courtisants. Je m'approche & j'apperçois de petits chiens, qui, dans peu, vont devenir mâtiens.

Les Grands ont raison de faire dire souvent qu'ils ne sont pas visibles: ils doivent rougir de se faire voir.

*Lysandre* a doublé son menton, triplé ses équipages, quadruplé sa duplicité. Riche héritier, il n'établit plus sa réputation sur des vertus postiches, mais sur des sommes d'or. Que ne peut-il vivre encore trente années, il se bâtiroit lui-même un autel. *Lysandre* n'avoit pas le mérite d'être homme; il a su devenir un Dieu.

*Fanus*, aujourd'hui dans les Cloîtres, & demain dans les lieux de débauche, jeûne & pêche tour à tour. La pénitence est une fièvre quarte

qui le saisit tous les trois jours. Il pleure aux pieds de sa Maîtresse, comme il pleuroit hier aux pieds de la Croix. Il lit la *Pucelle d'Orléans* d'un aussi bon cœur qu'il récitait tout-à-l'heure son Pseauteur. *Fanus* ne veut point se faire d'ennemis; il sert Dieu & le Diable par semestre.

Trop d'esprit est incompatible avec l'art de gouverner. Le mouvement nuit souvent aux Etats, autant que le repos.

*Cléandre* s'élève au dessus de sa naissance, & parvient, enfin, au premier rôle. Il joue celui de premier Ministre, & malgré les éloges dont on l'accable, *Cléandre* fut l'homme

le plus propre à devenir Ministre, & le moins habile à l'être. Beaucoup d'intrigues, de souplesses & de manége, peu de pénétration & d'étendue, peignent à la fois son ame & son caractère. Il n'est mort que depuis peu, & on se souvient moins de lui que de ceux qui vivoient il y a mille ans.

Juger sans voir, c'est juger sans connoître. *Malarue* passe pour le Dieu de l'Univers, parce que *Malarue* n'est apperçu que de loin. Il en est des Grands comme des perspectives.

Si je me bats, j'encoure l'indignation du Prince; si je ne me bats

point, je perds mon honneur. Qui ne voit pas dans cette coutume une conduite extravagante, ne voit pas clair.

On juge les hommes ou tous bons ou tous mauvais, faute de voir le côté sombre & lumineux. On écrit souvent la vie d'un Prince, qu'on nomme tyran, & l'on se peint soi-même.

*Agropos*, Financier, éblouit tout le monde par ses meubles, ses habits, ses équipages : il ne fait qu'allonger un petit doigt, garni d'un rubis étincellant, & chacun se tait; il tire une tabatière d'or, toute enrichie de diamants, & les sophismes

qu'il débite deviennent raisonnables.

*Agropos*, vous n'êtes qu'un phosphore, formé de la matière la plus crasse, qui ne brille que dans la nuit.

*Trossulus* ne fait aucunes nouvelles; il ignore même que la guerre est déclarée depuis deux ans, & que les ennemis sont en campagne & se battent journellement; il n'ose parler des affaires les plus communes, crainte de compromettre sa dignité; il salue d'un air de protection, tous ceux qui l'abordent; il n'a garde d'appeler l'homme de qualité *Comte* ou *Marquis*; mais il le nomme *Monsieur un tel*, comme s'il étoit Tail-

leur ou Cordonnier. *Trossulus* a-t-il tort? Il est premier Commis du Secrétaire de S. Ex. *Monseigneur* l'Ambassadeur.

Pourquoi un homme, qui n'est point *Monseigneur*, & à qui ce titre ne fut jamais dû, se laisse-t-il appeler de la sorte? Pourquoi n'avertit-il pas les gens assez fots ou assez rampants, qui le monseigneurissent, de leur bassesse ou de leur ignorance? On ne se voit pas, & on ne veut pas se voir.

*Jasmin* crache loin, admire son ombre, ne répond que par monosyllabes, & ne regarde que pardessus l'épaule. *Jasmin* est laquais chez

*Asur,*



*Afur*, petit homme paîtri d'imper-  
tinance. Tel valet, tel maître.

Les hommes de quatre à cinq  
pieds sont ordinairement plus su-  
perbes & plus obstinés que les hom-  
mes de cinq à six : ils croient se dé-  
dommager de leur petite taille par la  
hauteur de leur caractère ; & comme  
ils ont peur que chacun ne marche  
sur eux, ils tâchent de s'élever au  
dessus de tout le monde. Ainsi fait  
le *fouille-merde* ; il relève sa queue  
pour piquer ceux qui l'approchent.

*Sanoc* fait essuyer à tout le monde  
des heures d'antichambre, tandis  
que *Sanoc* se blanchit & se parfume.  
On le croit occupé des affaires les

# 40 LA BERLUE.

plus importantes; on l'excuse; on le plaint; on prépare ce qu'on doit lui dire. Mais gare, il faut revenir demain, après-demain, toute la semaine; car Son Excellence, qui traverse rapidement l'antichambre, & qui court à la toilette de sa Maîtresse, n'a pas le tems de donner audience: on revient, on attend, enfin, la divinité paroît, & ne guérit personne.

Où allez-vous, *Ariste*? vous allez chercher un homme de mérite dans ces Palais immenses, dont la beauté ravit les voyageurs. Chassez la berlue, & vous changerez bientôt de chemin; vous monterez à ce cin-

quième étage, & c'est là que vous trouverez la personne sage & capable dont vous avez besoin. Les plus beaux Palais ne sont, pour l'ordinaire, que de très-jolies cages, où des perroquets de toutes couleurs, babillent & mordent.

Les Perses adorent, tous les matins, le Soleil; les Chinois se prosternent chaque jour devant leurs Idoles; les Musulmans implorent, à différentes heures, le secours du vrai Dieu; les Juifs ont leur Sabbat; les Chrétiens, leur Dimanche. *Nérinde* seul, au milieu de tant de Religions, passe les années entières sans avouer son Créateur: il se couche, il se lève.

42 L A B E R L U E.

comme un chien. Je vais le parier;  
*Nérinde* est Zulin.

*Organ* arrive dans une Ville; il s'informe à la porte s'il y a des filles; il entre dans l'Auberge, & déjà il s'est efforcé d'embrasser les servantes. Demain, les vitres & les murailles seront couvertes d'équivoques & de vers qui expriment la plus grosse débauche; & dès ce soir tous les mauvais lieux seront visités. On soupe, on dîne, on converse, & toujours on parle d'avantures amoureuses. Toute la maison retentit de mots obscènes, toutes les femmes s'enfuient, s'enferment, rougissent, & n'osent paroître. Il faut avoir bien

fortement la berlue, si l'on ne voit pas qu'*Organ* est Tefan.

L'esprit d'étourderie gâte les meilleures choses. *Cléon* avoit de l'esprit, il caquetoit joliment; mais *Cléon*, dans des vers malins, dont il s'avoue l'Auteur, a déchiré *Myfan*, Abbé d'une grande réputation, sans s'informer auparavant, si les Abbés sa-voient pardonner. *Cléon* ne verra jamais la lumière. Un Souverain mécontent ne le laisseroit en prison que trois mois; un Ministre, trois ans; un Financier, six; mais un Abbé l'y laissera pour toujours.

Un Royaume est un équipage: les Ministres sont les roues; le Peu-

ple, les chevaux; le Souverain, le cocher.

Les Princes doivent mettre les louanges dans la classe de la contrebande : on peut quelquefois les laisser passer; mais en se défiant toujours de ceux qui les apportent.

L'Eglise Romaine dit une fois dans l'année, à tous ses enfants, souvenez-vous que vous êtes poussière. Cette même cérémonie devrait se répéter tous les jours à l'égard des Grands, & sur-tout des Financiers. Fumier qu'ils sont, ils s'imaginent être d'or; tant il est vrai qu'on s'identifie souvent avec les choses que l'on touche & qu'on voit.

Un magasin de faillies & d'agréments, orné de pierreries, de dentelles, de mouches & de pompons, c'est la femme parée; un tissu de misères, d'intrigues, de caprices & de passions, c'est la femme en deshabillé. L'œil qui ne fait pas réunir ces deux points, n'a pas la perspective du beau sexe.

La femme n'étant que la moitié de l'homme, n'est aussi que la moitié de ses vertus : la femme, elle-même, le sent, & voilà pourquoi elle désire tant s'unir à l'homme.

*Phalaris* vous semble absolument courroucée; elle ne veut plus vous voir; ordre à son portier de vous in-



terdire l'entrée de sa maison. Quelle fureur ! quelle rage ! Vous vous trompez, *Phalaris* feint, elle veut simplement voir si elle vous a renversé la tête, & si vous l'aimez.

*Mallebranche* voyoit tout en Dieu ; la femme voit tout dans l'homme.

*Philomèle* ravit tout le monde par les graces de son visage ; elle sourit, & chacun s'extasie. Demain elle doit paroître dans la plus brillante assemblée ; le moment vient, & l'on y court en foule. Un Prince s'approche de *Philomèle*, & lui fait un merveilleux compliment ; mais l'esprit manque, on ne sauroit répondre :

n'en soyons point surpris; *Philomèle* n'est qu'une jolie figure, échappée d'un écran ou d'un paravent.

Il y a des hommes solennels, qui semblent toujours représenter une décoration de Temple ou de Théâtre. Ils ne rient jamais, ils portent une tête altière, ils n'abaissent point leurs regards, ils ne parlent que par sentences, ils donnent leurs avis comme des ordres, ils battent des mains pour applaudir, comme un pédant donne des fêrules; ils savent jusqu'où ils doivent conduire ceux qui les visitent, & de combien de lignes courbes doit être une révérence; ils tiennent le calendrier de

tous les gala & de toutes les visites de bienfiance; ils assignent des jours à leurs habits pour paroître en Public, comme on assigne une heure à des soldats. Ces hommes ont-ils du mérite? Non.

*Célie* se fait un ordre de rubans, comme un Philosophe se fait un ordre de livres : elle parcourt aujourd'hui les couleurs violettes, & demain elle feuillitera les couleurs rouges. Chacun a son esprit, l'un est pour la toilette, l'autre pour la bibliothèque.

*Philis* sachant être malade, sans savoir où elle a mal, arrange ses maladies pour toute la semaine avec

une justesse admirable : elle a toujours à sa disposition des rhumes, des migraines & des vapeurs, qui lui servent de passe-tems & d'entretien. N'est-il pas juste que les femmes qui n'ont point d'emploi, s'en fassent un important de toutes les futilités ?

Il y a un langage qui n'est propre qu'aux femmes, & c'est le langage de la pusillanimité. Toujours elles ont pensé mourir, toujours elles ont été prêtes à culbuter dans un carosse, toujours elles ont ressenti des douleurs affreuses, toujours elles ont eu des songes horribles, toujours elles ont eu affaire à des trai-

tres, à des infidèles, à des indiscrets. Voilà des expressions bien fortes; mais ne nous allarmons pas; il ne faut que la mort d'un chien ou d'un oiseau pour livrer la femme la plus courageuse aux vapeurs & au désespoir.

*Pour qui me prenez-vous? finissez vos impertinences; je vous ordonne de vous retirer, &c.* Alphabet des femmes coquettes. Elles commencent par apprendre ces phrases, & elles les débitent dans le moment même qu'elles désirent le plus d'être agacées. La défense est un assaisonnement. Si *Misse* se laisse baiser la main tout simplement, on n'ira pas

L A B E R L U E. 51  
plus loin; mais si *Misse* résiste & se  
retire, elle aura le plaisir de se voir  
tourmentée pendant deux heures, &  
de recevoir mille baisers au lieu d'un;  
& voilà ce qu'elle demande.

*Et fugit ad salices & se cupit  
ante videri.* Elle va se cacher der-  
rière un arbre, dit Virgile; & elle  
désire de se faire voir. Les femmes  
ont toujours été les mêmes.

Il y a des femmes qu'on prendroit  
pour des Idoles Chinoises: leur tête  
se remue en cadence, & ce mou-  
vement est accompagné d'un sérieux  
qui vous glace. Elles prennent du  
tabac, & elles se mouchent comme  
par ressorts, & tout le jour elles ne

font que cela. Leur ris n'est que l'expression de la malice ou de l'ironie. Elles regardent leur appartement comme un Temple où l'on ne peut rire, ni parler, & où chacun doit faire fumer l'encens en leur honneur. Tout le monde est traité sur le même pied. Le mari, les sœurs, les enfants ne disent un mot qu'en tremblant. Ces femmes sont pires que les précieuses ridicules.

*Lysette* babille tant que le jour dure, fait mille grimaces, rit & pleure en même-tems. Sa tabatière, son miroir, sa montre passent successivement entre ses mains, & elle s'en amuse. Elle fait toutes les nou-



velles courantes; elle se pare des premières modes; elle agace les plus jolis Cavaliers. *Lysette* est le plus charmant colifichet qu'on puisse mettre sur une cheminée.

*Philoctète*, qu'avez-vous donc fait à *Clorine*? elle s'impatiente, elle enrage, elle vomit mille injures contre vous. Ah! je le fais; vous deviez venir la voir à quatre heures précises, & vous n'êtes venu qu'à quatre heures deux minutes.

La galanterie est une science qui a ses commencements, ses progrès & sa perfection. Il y a la manière d'écrire les billets doux, de déguiser leur marche, de soupirer, de chan-

# 54 L A B E R L U E.

ter, de bâiller, de se fâcher, d'allonger les doigts, de montrer les dents, de diriger le clin d'œil, de mettre un ruban, d'attacher une aigrette, de donner des graces à une robe flottante, & des agrémens à des cheveux négligés. C'est par de telles minauderies qu'on captive les jeunes gens. On a de la peine à se défendre d'une femme à giboulées, qui pleut, qui grêle, qui éclaire & qui tonne tout à la fois.

On se plaint des absences; il n'y a qu'elles qui entretiennent l'amour. Enfermez pendant huit jours l'homme le plus passionné avec sa maîtresse, ils ne s'aimeront plus au bout de

de ce tems, ou ils seront des héros romanesques.

Quel martyre que celui d'être à l'heure d'une capricieuse, de recueillir ses vapeurs, d'encenser ses caprices, de respecter ses foiblesses, de devenir, enfin, sa pendule, s'arrêter & sonner quand bon lui semble ! Les amants n'ont jamais vu clair ; ils sauroient que le vrai plaisir consiste dans l'indépendance, & que tout homme gêné dans ses démarches, & assujetti à la minute, n'est plus un homme de volupté.

Les femmes ne haïssent rien tant que l'indifférence : dites-en du mal plutôt que de n'en rien dire. Com-

bien de fois se sont-elles passionnées pour des hommes qui les maltraitoient, tandis qu'elles rejettoient, au contraire, les cajoleurs & les soupirants? L'amour-propre trouve son compte à subjuguier un cœur indocile.

*Péronelle* n'aime que les petits soupers; elle y fait tous les rôles, tantôt Duchesse, tantôt Baronne, tantôt dévote, tantôt libertine, tantôt imbécille, tantôt philosophe, tantôt froide, tantôt semillante. *Péronelle* est un feu d'artifice qui devient gerbe, étoile, étincelle, & qui finit par être fumée.

C'est s'encanailler que de dire :

*Mon mari*; mais c'est se marquer que de dire, *Monsieur*.

Non, je ne paroîtrai plus dans le monde; on me montreroit au doigt, l'on me siffleroit, dit *Coline*: j'eus le malheur d'aller hier à la promenade publique avec des fanfreluches, qui ne sont plus à la mode depuis deux jours.

La Baronne de..... soupirant au fond d'un cul-de-sac, de ne pouvoir plus promener ses charmes furannés dans les Jardins publics, se trouve, enfin, tout-à-coup rajeunie par la visite d'un jeune Cavalier, à plumet blanc, qui tranche du *Marquis*, & qui, sous un prétexte bien

imaginé, s'introduit en talons rouges dans son appartement, & la séduit par mille compliments enchanteurs. On converse avec chaleur, & trois heures après, l'on soupe tête à tête, comme si l'on s'étoit toujours connu. Le lendemain matin le Cavalier reparoit, mais triste, embarrassé : son pere le rappelle ; il n'a point d'argent ; il faut qu'il retourne en Gascogne, qu'il abandonne, enfin, une Baronne divine, *belle comme les Amours, spirituelle comme les Anges*. Ces tendres expressions, accompagnées d'une larme & d'un soupir, ont la force d'ouvrir une cassette pleine d'or. Puisez, dit la Ba-

ronne, & restez ici à *finir vos affaires*, (qui sont celles de me voir & de.....) je suis trop heureuse de pouvoir vous obliger. Le Cavalier refuse; il est tout étonné d'une telle générosité, jusqu'à ce que plongeant, enfin, sa main dans un or qu'il aime beaucoup mieux que sa Baronne, il en remplit ses poches & court chez *Fanchon*, qu'il entretient, rire de la vieille, & se réjouir à ses dépens.

L'amour n'est plus qu'une monnoie qui court chez tout le monde. La femme dit à chacun de ses amants, & elle en a des douzaines, je n'adore que vous de l'Univers : l'amant en dit autant à chacune de ses maîtresses.

ses. Les choses étant ainsi, on ne trompe personne.

*Myladi*, seule au Parc Saint-James, promène ses regards de tous côtés, lorsqu'un Tésan l'aborde. Il est charmé de la rencontre, il veut la conduire, il s'informe de l'heure où son mari n'y sera pas, il lui parle aventure, il lui propose des parties. Quel original ! dit *Myladi*, de retour chez elle ; quel étourdi ! il m'en a plus dit dans un premier quart d'heure, que nos Zulins n'en disent au bout de dix ans aux femmes qu'ils voient le plus familièrement.

*Sibilet* entre chez Madame la Præsidente, sans demander si elle y est :



# LA BERLUE. 61

il chante le long des escaliers, il agace une femme-de-chambre, & il lui explique de beaux sentiments, que Madame la Présidente entend; il arrache un œillet de la boutonnière de Saint-Jean, qu'il trouve dans l'antichambre, & il s'en pare; il pénètre, enfin, dans l'appartement, il va regarder la glace avant de saluer la maîtresse de la maison; il fait une révérence en pirouette; il parle & fredonne tout en même-tems; il s'affied, puis il se lève, & court faire le même personnage dans vingt maisons. Peut-on voir un plus bel échantillon des Pantins?

*Ab! le bel enfant! est-ce là celui*

qui mourut l'année dernière? La Comtesse est radieuse; elle m'impressionna hier de manière à m'en souvenir éternellement. Je suis furieux, j'ai perdu ma tabatière d'byver, & j'ai rompu un ressort de ma défobligeante, en allant la chercher. La Duchesse de.... m'attend ce soir à souper: c'est une femme ridée, ratatinée, chez laquelle il n'y a pas d'autre ressource que d'agacer un perroquet qui jase assez bien; mais elle est en crédit auprès du Ministre, & je veux avoir un Régiment. Le Grelot paroît; ma foi c'est un Livre divin; j'en ai lu la première page. Je ne sais trop comment cette

guerre-

*guerre-ci finira. La robe de la Comtesse de .... est du meilleur gout du monde. Les Russiens ont maintenant une bonne artillerie. La petite F.... fit hier merveille à la Comédie Italienne. J'espère partir dans huit jours. On vernit maintenant aux Gobelins d'une manière divine. Les nouvelles de Londres vont devenir intéressantes. Telle est la conversation des petits-mâîtres; il n'y a pas plus d'ordre ni plus de liaison. Cependant avec ces propos découfus, l'on brille, on est recherché, & même cité comme homme d'esprit. Sommes-nous à midi ou à minuit?*

*Amadis* revient de l'armée, &

se présente dans une maison où il y a nombreuse compagnie ; chacun quitte son jeu, l'aborde, le regarde, & lui demande des nouvelles. *Amadis* n'en raconte point ; mais il en fait. Les boulets ont sifflé à ses oreilles ; deux chevaux qui se portent bien, ont été tués entre ses jambes ; trois de ses domestiques qui vivent encore, sont morts à ses côtés.

La guerre est le jeu du Pharaon. Il n'y a que ceux qui donnent la lumière & les cartes qui gagnent.

Les Tefans vont combattre un ennemi éloigné, & ils en sont bien capables ; mais ils commencent par se détruire eux-mêmes en se mettant en

marche. Ils trainent des milliers de voutours avec eux, qui leur rongent les entrailles, & qui les rendant un peuple étique, les mettent hors d'état de se soutenir long-tems dans des postes, & d'avancer.

C'est vouloir donner la comédie à ses propres dépens, & faire rire tout le Public, que d'établir des spectacles au milieu des armées, qui ne doivent penser qu'à combattre & à bien se concerter. Les Catins & les Comédiens sont les premiers ennemis qu'il faut chasser.

Passer du spectacle à la tranchée, & d'un mauvais lieu à l'assaut, n'est pas la gradation d'un Héros : l'hé-

roïsme demande des hommes tout remplis de leur métier, qui ne pensent qu'à cela, qui ne s'occupent que de cela. *Charles XII.* eut-il une toilette? *Turenne* alla-t-il voir les Danseurs de corde?

Tout service où les jeunes gens n'ont que des gardes à monter, & des évolutions à faire, n'est pas un bon service. Chaque Régiment doit avoir des Inspecteurs, qui veillent sur les études, & des hommes capables de faire étudier. L'art de la guerre ne se soutiendra jamais sans la connoissance de l'Histoire, de la Géographie, de la Mécanique, de la Géométrie. *Aronce* est Officier

depuis trente ans, & il n'a jamais ouvert un Livre. Il s'est levé le matin, il a fumé, il n'a parlé que de débauche, il a couru tous les mauvais lieux; voilà ses occupations, voilà sa vie.

On se plaint de la disette des Généraux, & l'on a raison. Mais peuvent-ils naître, tout-à-coup, comme des champignons, s'ils n'ont point d'écoles pour se former? On devient Colonel à quinze ans, galant à seize, étourdi à dix-huit, impertinent à vingt : on n'écoute plus personne; on s'abandonne à la débauche; on se livre au faste; on se trouve à tous les spectacles, à tous les jeux, à tous

les soupers. La guerre survient-elle, on y va aussi machinalement que le cheval qu'on monte : on ne travaille qu'à se procurer au milieu d'un camp, les mêmes plaisirs qu'on gautoit dans la paix. Les maîtresses renaissent, les jeux se reproduisent, le Théâtre reparoit. Des dîners somptueux emportent trois heures chaque jour, & delà l'on court à la Comédie. Le tems d'étudier ne vient jamais ; & pour peu qu'on lise, on parcourt *Thérèse Philosophe* ou le *Portier des Chartreux*. Les beaux Livres pour apprendre l'Art militaire ! Des hommes qui agissent & lisent de la sorte, ne seroient-ils pas plus habiles s'ils



devenoient tout-à-fait aveugles :

*Atlas* agit tout-à-l'heure ; il laisse à ses ennemis l'avenir , & se réserve le présent. Chez lui , chose merveilleuse , l'esprit de détail n'affoiblit point les grandes idées. Il en est de la guerre comme d'une grande maladie ; les belligérants sont long-tems convalescents. Il y a dans les armées des cerfs , des écrevisses & des tortues.

Quel siècle que le nôtre ! combien de phénomènes & d'horreurs ! combien d'épouvantables forfaits ! Qui auroit pu tirer son horoscope il y a soixante ans , n'eût-il pas passé pour un fou ? Les âges se répètent ; mais celui-ci pourra-t-il avoir des copies ?

& si cela étoit, les hommes ne deviendroient-ils pas tigres & léopards?

Ce n'est pas assez que la guerre soit entre les Royaumes; il faut encore qu'elle brouille les Particuliers. Les inimitiés & les jalousies cessent chez les Romains sitôt qu'il s'agissoit du bien de la Patrie; mais la Patrie n'est plus qu'un nom parmi nous, ou plutôt nous n'en avons point d'autre, que nos propres intérêts.

Un homme s'élève tout-à-coup ainsi que son pere s'étoit élevé; il n'a d'ambition que celle de supplanter tout le monde; il se consume de chagrin à la vue de *Paros*, qui jouit

d'une brillante réputation ; il le poursuit, il le diffame. *Paros* demeure tranquille, & mon homme tombe dans le piège qu'il vouloit lui tendre. Il y a des yeux qui voient encore clair.

Quel est le sort des armes ? l'un se fait admirer, l'autre se fait battre ; celui-ci pille, celui-là ravage. Combien d'autres qui vont aux eaux, crainte d'aller au feu ?

*Typhas*, Officier depuis six mois, & âgé de dix-huit ans, demande un congé dans le plus grand feu de la guerre, pour aller, dit-il, vaquer à ses affaires, & chercher de l'argent. *Typhas* obtient ce qu'il désire ; il

part, & fait deux cents lieues pour recueillir cent ducats, l'effort de toute une famille; il revient enfin au Régiment avec trente ducats, après en avoir dépensé soixante & dix dans les cabarets, & sur-tout avec les servantes dont il se souviendra longtemps. C'étoit bien la peine de s'en aller. Cependant combien de *Typhas* dans les armées qui mériteroient d'être cassés, ainsi que leurs Commandants?

Entrer brusquement dans une Eglise, plutôt pour insulter Dieu que pour l'adorer; y courir en écarvelé à la poursuite de quelque libertine; partager son tems entre le

B..... & le Café; n'ouvrir la bouche que pour dire des fanfaronnades & des horreurs; couper la parole aux anciens & se moquer d'eux; mépriser tout ce qui n'a pas des parements rouges ou bleus; faire un tapage affreux dans tous les cabarets; parler à ses domestiques comme à ses chiens; ne vouloir point payer ce qu'on doit. Si je n'ai pas dépeint ici bien des Officiers en garnison, je consens à passer pour aveugle.

Des milliers de vers se remuent dans un fromage, & combattent les uns contre les autres pour avoir un plus grand espace; lorsqu'un homme affamé survient, mange le fromage

74    L A   B E R L U E.

& les vers. La raison du plus fort est toujours la meilleure.

On avance, on se retire, on joue enfin aux barres sans pouvoir se rencontrer. Il n'y a que l'indigence & la mort qui trouvent tous les soldats, & qui leur épargnent la peine de mourir au combat.

Un Curé vit des morts qu'il enterre, un Entrepreneur d'Hôpitaux vit des agonisants qu'il laisse périr. On se cède l'un à l'autre à de gros intérêts, le droit & l'art de changer de l'eau tiède en bouillon.

*Caramel* descend de sa chaise de poste, tout rempli de lui-même & des agréments de son emploi. Il est

précédé par trois grands laquais insolents comme leur état, & qui croient leur maître un Ministre. *Caramel* ne peut boire du vin qu'on lui donne dans l'auberge; mais il appelle Saint-Louis, qui lui apporte du Bourgogne, du Champagne, du Malaga. Il ne salue que des yeux, il lève sa tête d'un air d'importance, & il crie sans cesse ma chaise, mes gens, mes chevaux. A-t-il tort? Il a une cousine, femme-de-chambre chez un Duc à la mode, & de valet qu'il étoit lui-même, il y a deux ans, il est devenu Entrepreneur des fourrages.

*Forli* dispaçoit avec un million

qu'il vole aux armées. Les Gazettes annoncent sa friponnerie, & sa tête est mise à prix. Il donne quinze mille ducats, les Gazettes se retractent, *Forli* devient tout-à-coup galant homme, & déjà il va rouler un équipage à *Cardos*, & éclabouffer tous les Officiers aux dépens de qui il s'est enrichi. L'or est le plus grand faiseur de miracles que je connoisse. Les ennemis de *Forli* iront lui faire des compliments, & prendre souvent sa soupe.

La guerre fait mourir les braves, & fait vivre la canaille.

Il y a des Princes comme des torrents : ils entraînent les arbres, les



hommes, & la terre même par où ils passent.

*Olympe*, héroïne pleine d'un courage égal à celui des Césars, voit d'un œil tranquille ses Etats, son Palais, & presque sa personne devenir la proie des armes. Cependant elle succombe. Eh ! comment pouvoir s'en empêcher ? *Olympe* ne sait conquérir que les cœurs, & il faut pour vaincre, s'emparer du bien d'autrui.

Les Cours sont des éponges : elles prennent plus qu'elles ne donnent. On seroit souvent un petit Souverain chez soi, & l'on va faire l'esclave sur un théâtre miné & con-

78 L A B É R L U E.

treminé. On essuie pendant vingt ou trente ans des disgraces, des fatigues, des humiliations, des refus. Le beau dédommagement !

On ne vieillit jamais à la Cour, & l'on n'y devient jamais meilleur. C'est de style.

La Cour est un pays toujours couvert de glace, où l'on n'avance qu'avec des patins. Mais combien de personnes qui tombent, faute de savoir marcher avec cette chaussure ?

Il faut avec les Grands, être bouffon ou bourru, leur plaire ou leur en imposer.

Un bon estomac & un mauvais cœur,

cœur, ont souvent fait la fortune d'un Courtisan. On aime un homme de table, & qui ne demande jamais rien pour personne.

Bien des Courtisans ont le sort de oranges; on les suce, & puis on les jette à l'écart.

Un homme en faveur, est toujours agonisant; il doit attendre, à tout instant, l'arrêt de sa mort.

Combien de gens dans les Cours qui se jouent de la Religion? *Cléandre* faisoit des parties d'extrême-onction, comme l'on fait une partie de cartes, puis il couroit sourdement à la fenêtre pour voir si l'on étoit affligé.

Les amis à la Cour font toujours  
foibles, & les ennemis toujours puis-  
sants. La partie n'est pas égale.

*Céphas* meurt plein d'années & de  
vertus; il fut homme à bons mots,  
& parvint en riant à une dignité où  
bien d'autres n'arriverent qu'en lar-  
moyant; il dérida le front de tous  
ceux qui l'abordoient, & il égaya  
l'austérité de sa place : de sorte que  
si l'on excepte le P... R..... qui  
voudroit avoir un Archimandrite  
tous les ans, il est pleuré de toutes  
les Nations, dont il sembloit être le  
pere. *Céphas* fera-t-il bien rempla-  
cé ? Oui, un homme plein de bon  
sens & de vertus lui succède, au

## LA BÉRUE. 81

point que *Pasquin* ne dit mot, & que tout le monde est content.

Ou l'on dit trop de bien des Grands, ou l'on en dit trop de mal. Il faut les fixer, & l'on verra que très-souvent ils refusent des graces, parce qu'ils ne peuvent réellement les accorder, & que plus souvent encore ils refusent leur porte, parce qu'ils sont occupés. Mais bien de personnes se déchainent contre les Grands, parce qu'elles sont fâchées de n'être pas ce qu'ils sont. Toute puissance vient du ciel, & l'on est un mauvais Citoyen lorsqu'on ne peut souffrir aucun joug, & lorsqu'on insulte à ses maîtres. On peut corriger leurs

ridicules ; mais on ne doit jamais offenser leur personne & leur caractère.

On se plaint tous les jours de ce qu'un homme obscur s'élève, & de ce que sa famille s'aggrandit ; mais toutes les plus grandes Maisons n'ont-elles pas commencé ? Les uns doivent paroître , & les autres disparaître.

Avoir quatre-vingt ans , & avoir de l'ambition ; c'est annoncer au Public qu'on est déjà tombé en enfance.

Il y a des Pays où les hommes sont comme des abricots : on ne les choisit jamais dans leur point de maturité ; on les met en place , ou trop jeunes ,

ou trop vieux. Le moyen de faire des héros, c'est de les prendre dans la saison où le mérite est tout développé.

*Alcife*, Prélat à vingt mille ducats de rente, n'oseroit dire la Messe le jour de saint Pierre, qui étoit un Pêcheur; mais il la dira pompeusement le jour de saint Louis, qui étoit un Roi. Il faut avoir de l'ordre & de la dignité dans les cérémonies.

Quel phénomène! *Canor*, Arch.... depuis quarante ans, monte enfin en chaire pour la première fois. Il a encore plus fait que ses Prédécesseurs; car il y avoit quatre cents ans que les brebis du lieu n'avoient point entendu la voix de leur Pasteur, & peut-

être encore y avoient-elles gagné.

L'Évangile défendant aux Apôtres de se faire appeller *Maître*, nos Prélats, pour ne pas aller contre la parole divine, se sont nommés *Monseigneur*, *Votre Grandeur*. Quelle docilité ! Nous savons qu'il faut des titres ; mais doit-on s'en servir par orgueil ? Doit-on dire comme un Prélat mourant ? *Seigneur, ayez pitié de ma Grandeur*.

Un Prélat superbe, qui ne fait que dîner, jouer, aller pompeusement en carrosse, tyranniser les Ecclésiastiques, vivre dans la mollesse, suivre le train du monde, tenir, en un mot, une conduite toute oppo-



sée à celle des Apôtres, qui prê-  
 choient, qui travailloient, qui por-  
 toient le poids de la chaleur & du  
 jour, n'est plus qu'un Polichinel,  
 fait pour donner la comédie à tous  
 ceux qui le voient : mais un Prélat  
 humble, vertueux & charitable,  
 comme il s'en trouve beaucoup, est  
 un homme presque divin.

*Excellence*, quel titre ! Ceux qui  
 l'ont imaginé, ne voulurent-ils point  
 se moquer de l'orgueil des Grands ?  
 puisqu'on dit : *Une fricassée de pou-  
 lets excellente*. Cependant, les sots  
 se rengorgent, & croient cette sin-  
 gulière dénomination, le comble du  
 mérite & de la gloire.

*Amir* est Prédicateur comme il feroit Comédien. Il n'a jamais pensé qu'à se faire un auditoire des femmes les plus renommées par leurs attraits & par leurs qualités. Aussi ne compte-t-il pas les ames qu'il convertit, mais les carosses qui se trouvent à la porte de l'Eglise où il prêche, & où son orgueil lui fait poser des sentinelles : défense aux pauvres d'entendre l'Evangile d'un Dieu pauvre.

Les modes ont gagné jusqu'aux Bonzes. Le R. P.... se pâte les mains & les pieds, peigne sa barbe à toutes les heures, se rase le bord des lèvres tous les jours, tire un mouchoir blanc baigné

baigné dans l'eau de lavande, porte  
 un habit obscur, d'une couleur à la  
 mode, & y ménage une poche pour  
 y glisser un miroir; il ne voudroit  
 pas toucher à telle Dame avec des  
 pincettes, tant il la trouve vieillie,  
 quoiqu'elle n'ait que vingt-six ans. Il  
 juge des opéra & des comédies; il  
 fait le nom de toutes les Actrices; ce  
 sont ses litanies; il conserve précieu-  
 sement le collier de la belle *Agnès*;  
 c'est son chapelet; il dinoit hier chez  
 la Duchesse.....; il ira demain à la  
 campagne de la Baronne.....; tel est  
 son calendrier. Il ne connoit pas  
 d'autres fêtes. Les mascarades ne  
 duroient autrefois que le tems du

Carnaval; celle-ci durera trente ans.

N'allons plus nous promener aux Tuileries, disent *Nanine & Filis*, c'est trop bourgeois; mais allons en carosse faire un tour au Boulevard. *Nanine & Filis* n'ont-elles pas raison? On voyoit leurs gros traits & leur visage enluminé, lorsqu'elles marchotent à pied, & elles paroissent de jolies figures en pastel à travers la glace de leur équipage. C'est une belle chose que de connoître l'Optique.

*Mimis* a un petit visage chiffonné, dont toutes les parties semblent n'être point faites les unes pour les autres. Mais est-ce la faute de *Mimis*

si elle est toute de pièces rapportées ? Elle eut vingt peres, au lieu de n'en avoir qu'un.

Les Dieux voulant faire des hommes, créèrent d'abord des esprits, ensuite des pieds, des mains, des oreilles, des nez, des bouches, des yeux, dont ils remplirent une immense corbeille, & ils ordonnerent à ces esprits de s'approprier à chacun un corps, dans l'espace d'un quart d'heure. Ce fut alors une si grande confusion, que tous les hommes ne purent se former eux-mêmes qu'au hazard. L'un prit un nez fait pour un autre visage, & l'autre une main qui appartenoit à son voisin; celui-

ci se trouva surchargé de la gorge d'une femme, & ne sachant qu'en faire, il la jeta derrière ses épaules, & voilà les bossus; celui-là, avec des membres propres à construire un corps de six pieds, prit une petite jambe, & voilà les boiteux. Le tems limité par les Dieux étant expiré, chacun sortit de la corbeille & se regarda : ce fut alors qu'on s'apperçut de la méprise presque universelle; mais il n'y avoit plus moyen d'y remédier. Les Dieux, seulement par condescendance, permirent aux hommes de s'unir aux femmes, de reconnoître celles qui avoient pris des membres qui ne leur appartenoient

point, & de deux corps n'en faire qu'un. Les maris qui vivent en bonne intelligence avec leurs épouses, sont des personnes qui ont trouvé chez leurs femmes, des pièces qui leur appartenoient; ceux, au contraire, qui ne peuvent se souffrir, sont ceux qui n'ont point trouvé chez leur moitié, les parties qui leur manquent, & ils vont les chercher ailleurs. *Clariss*, par hazard, s'arrangea bien dans la corbeille : elle est belle comme un astre; mais comme elle n'en veut rien croire, elle s'unit au beau *Darus*, qu'elle soupçonne avoir un doigt qui lui appartient.

Les femmes ont joué trop long-



. tems le rôle de Souveraines. Les pe-  
 . tits-mâtres usurpent aujourd'hui leur  
 . empire ; ils ont leur sofa , leurs  
 . manchettes à doubles rangs , leurs  
 . fontanges , leur toilette , leur mi-  
 . graine , leurs vapeurs. Il ne leur  
 . manque que d'accoucher , & ils se-  
 . roient plus femmes que les femmes  
 . même.

Tous les âges ont eu un caractère  
 distinctif ; le nôtre a celui d'une dé-  
 crépitude qui nous fait radoter. Nos  
 guerres, nos études, nos ouvrages,  
 nos inclinations paroissent les visions  
 d'un vieillard, qui ne voit & n'en-  
 tend presque plus. Disons mieux ;  
 nous voulons tout mettre à la mode,



& par cette raison, tout ce que nous faisons dans le sérieux & dans le badin, dans le politique & le moral, ne ressemble en rien à ce qui s'est fait avant nous.

Quel plaisir que celui d'être original, de ne copier que soi-même, & de mépriser tous les Héros de l'antiquité! Nous le sentons, ce plaisir, & malheureusement nous ne sentons que cela.

La nature n'étant pas encore remise des efforts qu'elle fit le siècle dernier, en produisant de grands hommes en tout genre, l'espèce des Héros pourra manquer long-tems.

Les fots ont tous les hazards con-

tre eux, & les sages se les rendent favorables.

Qui auroit dit, il y a quatre ans, vous *Barel*, plein d'or & d'argent, vous vous trouverez au moment de périr de misère, faute de pain; vous *Amos*, chéri de tout le monde, & le plus puissant des mortels, vous serez assassiné dans le sein même de votre famille; vous *Rédis*, tranquille & pacifique, serez chassé de votre propre maison par un voisin de vos amis; vous *Nicas*, plus foible que tous ceux que vous attaquerez, vous vous soutiendrez plus de deux ans contre tous les efforts d'une multitude d'ennemis, capables, courageux &

puissants? Qui auroit dit cela, il y a quatre ans, n'eut-il pas été déclaré le chef des foux? Nous sommes dans la saison des phénomènes; ils naissent sous nos yeux comme les melons dans nos jardins.

Les Gazettes, depuis deux ans, semblent avoir dit bien des choses & elles n'ont rien dit. Si elles eussent commencé par peindre au naturel, le génie des acteurs qui jouent aujourd'hui des rôles importants dans tout le Nord, chacun devinoit à coup sûr, & les Gazetiers pouvoient se taire.

On employoit, jadis, du papier pour bourrer les fusils, on l'emploie

maintenant pour faire des papillottes. Autres tems, autres mœurs.

Il y a dix ans que je n'ai pas remporté de victoires, & je veux absolument me battre & vaincre. Vieux style. Il y a deux mois que je n'ai point vu de femmes, & je veux m'échapper, malgré mon devoir qui me retient ici, & les ordres que j'ai d'y demeurer, pour aller à vingt ou trente lieues, me livrer à la débauche. Style à la mode.

On parloit bien autrefois, & l'on pensoit encore mieux : on parle mal aujourd'hui, & l'on ne pense point.

Certains hommes, pour faire un fond de comédies, ont fait une pro-

vision de ridicules de toute espèce, où les Auteurs vont puiser dequoi amuser le Public. Le petit-maître fournit chaque semaine des caractères uniques, & court ensuite au théâtre, où il se voit joué, & où il applaudit.

On rit aujourd'hui de ce qui, jadis, auroit fait pleurer; mais, jadis, on avoit du bon sens, & présentement nous ne voulons que du bel esprit.

Nos ouvrages ressemblent à ces desseins que le froid trace sur nos vitres pendant l'hiver; on souffle dessus, & tout s'écoule dans une eau légère.

Les *Mercur*es qui se répandent dans le Public, ne sont point les messagers des Dieux; ils ne nous apportent ordinairement que des sottises & de misérables pièces, dont les Dieux se moquent.

Quelques phrases découfues, quelques exclamations hors de propos, quelques traits hardis, quelques faillies libertines, quelques pensées singulières, quelques titres tout neufs, voilà les Ecrits modernes, & sur quoi *Mydas* & *Oréne* fondent leur immortalité.

Tout ce qu'on chante doit être noté; tout ce qu'on dit doit être imprimé; c'est le génie du siècle. On

fait des manufactures de Livres & de musique, comme il y en a de cotonnades & de toiles peintes.

*Auteur*, c'étoit autrefois une qualité, aujourd'hui c'est un métier. On met un manuscrit en vente comme l'on y mettroit un soulier.

Je voudrois qu'il fût d'usage d'appeller un bon Auteur, *Votre Excellence*, & la plupart des Grands, *Votre Impertinence*. Chaque animal doit avoir un nom qui le caractérise.

Un Poète est comme un Pâtissier: on peut se passer de vers; on peut se passer de petits pâtés. Mais un Moraliste, qui instruit les hommes, est

un personnage nécessaire pour faire agir l'esprit & le cœur.

Il y a des duels parmi les gens de plume, comme parmi les hommes d'épée; mais l'un est bien moins sérieux que l'autre. Lorsque je vois deux Ecrivains qui se battent, il me semble voir deux personnes qui s'escriment à coups de cure-dents.

Il n'y a point de rapsodies qu'on n'ait mis en histoires, en notes, en rimes, en romans. Les Boutiques de bien des Libraires ne sont plus que des magasins de sottises.

*La Pucelle d'Orléans*, ouvrage bâtard, que personne n'ose avouer; le pere est un vieux maquereau, qui



sacrifie sa fille à tout ce que le libertinage a de plus impie & de plus grossier, & qui la rend assez impertinente & assez téméraire pour turpiner les Monarques & leurs Etats.

Il y a des *Auteurs* qu'on lit de toutes parts, qu'on admire à chaque instant, & dont on déteste l'esprit. Quel est l'honnête homme qui voudroit avoir le génie de *Glorus* ?

On est sot & doublement sot, lorsqu'on écrit contre la Religion, les Souverains & les Gouvernements. On pleure quelquefois toute sa vie pour avoir voulu faire rire un instant. Il n'y a pas cinquante ans que plus d'une Nation, en Europe, res-

sembloit aux hériffons. On ne voyoit qu'une masse de chair hériffée de pointes, & qui sembloit ne pouvoir se remuer; mais l'éducation s'étant répandue comme une pluie féconde, on a apperçu des pieds, un museau & des yeux.

Les *Elvites* sont les enfants gâtés de l'Univers; ils sont en cela malheureux, s'ils voyagent ailleurs qu'en leur Pays; ils enragent, & font enrager tous les étrangers qui les fréquentent; ils ne font qu'un lit sans rideaux, qu'un plat de macaroni, qu'une soupe à l'Allemande, pour les déconcerter; ils tempêtent, ils jurent, & ne citent que leur Patrie. L'esprit humain

humain dépend de bien des misères.

Le *Zulin* est en tout l'Antipode du *Tesan* : celui-ci n'est aimable que dans son Pays, celui-là n'est bon que hors de chez soi.

Il faut devenir prothée lorsqu'on voyage, s'épaissir à *Tason*, se subtiliser à *Goran*, s'amuser à *Zinos*, s'ennuyer à *Feras*, vivre à *Lebens*, végéter à *Cirés*, jouer à *Norus*, se monseigneuriser à *Melins*, se rosbifiser à *Carpus*.

Il n'y a point de Peuple qui ne ressemble à certains animaux. Ici ce sont les perroquets, là les singes; ici les tigres, là les bœufs; ici les écureuils, là les hérissons.

Il n'y a que les *Tesans* qui sachent se promener, faire des choses élégantes, & les dire, comme il n'y a que les *Tapins* qui sachent fumer & heurter à la manière des béliers.

Les *Tesans* ne marchent qu'en dansant, & ne parlent qu'en chantant; par-tout on les critique, & par-tout on les imite.

L'Univers est un tableau où l'on apperçoit toutes les nuances: chaque Nation séparée répand des ombres qui font peur; mais toutes les Nations ensemble forment un coup d'œil qui plait & qui fait oublier les défauts.

On trouve par-ci par-là des Peuples cadets, qui marchent à pas de

géant ; déjà ils ont devancé leurs maîtres.

Les *Sapitis* ont bonne envie de se débarbouiller ; ils travaillent , à cet effet , du matin au soir , & ils réussissent ; mais ils n'en sont encore que là où en étoient les *Tesans* il y a plus d'un siècle.

Lorsqu'un Peuple veut trop raffiner dans les Sciences, dans les Arts & dans les plaisirs, il s'avoisine de la barbarie... gare aux *Tesans*.

Le *Tesan* devient trop tôt ami ; mais le *Zulin* veut trente ans avant de se déclarer : qu'arrive-t-il ? l'amitié du *Tesan* dure un jour, & l'amitié du *Zulin* voit enterrer tout le

monde sans avoir su se déterminer.  
L'un change d'ami toutes les vingt-  
quatre heures, l'autre n'en a jamais.

Les *Firlons* marchent à pied &  
se nourrissent délicieusement; les *Ca-  
rites* ne sortent qu'en équipage, &  
meurent de faim; les chevaux man-  
gent le revenu du maître.

Quelle Nation que les *Arcadiens*!  
Pleins d'eux-mêmes, c'est-à-dire,  
d'un sot orgueil qu'ils prennent pour  
leur ame, jaloux de mille titres qui les  
rendent insupportables à leurs voi-  
sins, ils n'ouvrent leurs mâchoires  
de pierre de taille, que pour exalter  
leur grandeur chimérique : tout est  
étiquette dans leurs appartements,

dans leurs repas, dans leurs plaisirs, & même dans leurs dévotions ; & tout ce qui ne leur ressemble pas, doit être souverainement méprisé. Ils ne marchent jamais à pied, crainte de compromettre leur dignité ; ils veulent toujours quelques toises de distance entre leurs personnes & celle d'un roturier qui leur parle ; ils espèrent un ciel à part, pour ne point s'y trouver avec les pauvres, & ils l'auront ; car quelle apparence que des gens, aussi sottement superbes, obtiennent une récompense divine qui ne se donnera qu'aux humbles de cœur ?

Toutes les Nations s'accordent au-

jourd'hui dans un point : elles ne font pas généreuses. La mode de cette vertu a passé comme les fontanges. S'il se trouve encore quelque homme prévenant, officieux, c'est chez le plus bas peuple ; car les Grands auroient honte de donner. *Myrthis* a un magnifique Palais ; disons mieux, un superbe mausolée, car tout y est morne, & on n'y boit ni on n'y mange. Une seule fontaine répand des eaux à gros bouillons ; il n'y a pas d'autre corne d'abondance.

Les Nations, en voyageant les unes chez les autres, & en se mêlant ensemble, se sont gâtées mutuellement, au lieu de se perfectionner &



de s'embellir. Les *Circéens*, qui étoient la générosité même, sont devenus vilains; & les *Mildains*, qui recevoient gratuitement & magnifiquement tous les étrangers, ne donnent plus l'hospitalité sans se faire bien payer.

Nous avons fait un singulier échange; nous avons troqué la barbe que nous portions, il y a cent cinquante ans, que toute notre candeur & notre bonhommie, pour de jolies mouches, de l'impertinence & de la fourberie.

Je vais à *Cardos* pour m'instruire; je ne vois que des papillotes & des visages fardés; je ne sens que de

l'ambre & du musc ; je n'entends parler que du Théâtre & d'Acteurs, des aventures amoureuses de la Baronne de....., & des scènes extravagantes du Chevalier de..... Je m'en reviens tout en colère, & je ne veux jamais être à la mode.

*Pindax* se félicite de ses belles connoissances ; il se trouve dans le centre du plus beau monde ; il est admis aux petits soupers ; il fait tous les soirs sa partie avec la Duchesse de.....; jusqu'à ce que venant à savoir que sa Duchesse est une Actrice du tems passé, qui le joue & qui le suce depuis trois mois, il a honte de lui-même, & il part brusquement

## LA BERLUE. III

quement. Les *Zulins* sont presque tous des *Pindax*.

*Mon carosse, mon équipage, la Ver dure, où sont mes gens. . . ?* Alphabet nécessaire à tous ceux qui arrivent à *Cardos*; mais on crie cet alphabet bien plus haut, & on le répète bien plus souvent, lorsqu'on est homme de rien.

Il y a des Nations qui ont épousé l'ennui, comme un Bourgeois épouse sa femme, de manière à ne s'en jamais séparer. Il faut que ceux qui voyagent chez un tel monde, & qui ne sont pas d'humeur à faire une telle alliance, meurent suffoqués par les vapeurs; & c'est dans cette seule ren-

contre que je permets aux hommes d'en avoir.

Si l'on ne faisoit que végéter à *Sadnix*, je le pardonnerois encore; mais on s'y pétrifie. Les femmes n'y raisonnent pas mieux que des timbres d'horloge, & les hommes y sont de lourds marteaux.

Les chevaux se ressentent des climats, ainsi que les Peuples. A *Sargos* ils sont pésants, à *Nardac* ils sont vifs.

C'est une chose bien utile que l'amour de la Patrie. Sans cela, qui est-ce qui auroit le courage de demeurer à *Galgar* pour toute sa vie?

Il y a des Pays qu'il faut parcourir en oiseau qui vole rapidement.

On peut prendre le chocolat à *Margins*, il y est très-bon; on peut dîner à *Subec*, on y dîne fort bien; on peut se promener à *Miltan*, les jardins y sont beaux; on peut souper à *Salitrox*, on y soupe délicieusement; on peut, enfin, dormir à *Vardaix*, on y trouve d'excellents lits. Bien des gens ne sont supportables qu'à l'heure de midi.

Je ne fais que trois Nations dans l'Univers qui ont l'art de converser; les *Tesans*, les *Céladoni* & les *Singrins*.

Le Peuple est Peuple par-tout, dit-on communément; rien de plus faux. Le Peuple *Tesan* vaut mieux que la Noblesse de bien des Pays: il con-

verse, il fait des révérences, il politique, il a du gout, il lit.

*Cardos*, quelle grande Ville! que de passions rassemblées! chacun ne s'occupe que de soi-même & de ses affaires; chacun laisse au voisin, la liberté de dire & de faire ce qu'il veut. On y court en chenille, on y paroît en papillon, on y roule en équipage, on s'y traine dans la boue; on y vit aujourd'hui avec les Princes, demain avec les Roturiers; on est dévot dans un quartier, libertin dans un autre.

Quelle aisance! *Faluze* est tout le contraire : grande & petite Ville, en même-tems, elle ne contient que

## L A B E R L U E. 115

des espions, qui vous suivent, qui vous écoutent, & qui savent où vous dinez, où vous soupez, à quelle heure vous vous couchez. Quelle Inquisition! *Faluze* est un vrai Couvent de Religieuses. Il n'y auroit ni conversation ni société, sans les rapports & les caquets.

Il faudroit qu'il n'y eût que le *Tes-san* petit-maître, c'est son rôle; mais les *Sapitis* & les *Kircas* osent jouer le même personnage, ne sachant pas qu'ils se jouent eux-mêmes. Peut-on admirer la copie d'une enseigne de cabaret?

Il y a des Villes entières qu'on peut nommer des ménageries. On ne voit

que du poil & du plumage de différentes couleurs; l'on n'y entend que siffler, babiller & hurler, & l'on n'y attrape que des coups de bec & de griffes.

Tout est enthousiasme chez certains Peuples; ils ne parlent & n'écrivent qu'avec étonnement & par exclamation; ils se font un jargon de tous les superlatifs, & les matières qu'ils traitent, sont toujours, à coup sûr, des diminutifs.

L'imagination des *Algans* est véritablement un Mont Ethna: elle jette des flammes, du salpêtre, des cailloux; tantôt tonrbillon & tantôt volcan, elle éblouit, elle renverse, elle



brûle. Quelques étincelles de plus,  
& les *Algans* seroient foux.

Une multitude d'hommes se présente à vous, & forme un spectacle d'yeux ouverts, de bouches béantes, de têtes de plomb & de mâchoires de fer. Vous en êtes surpris, vous en demandez la raison. Mais quelle demande ! Ne connoissez-vous pas les *Murins* ? & n'avez-vous pas lu ce qu'en ont dit les voyageurs, qui voulant les voir de près, en ont été heurtés ?

Où courez-vous, Peuple féroce, ou plutôt populace effrénée, qui ne respectez ni Prince ni Divinité, qui vous jouez des Edits de vos Maîtres,

qui en faites la matière de vos ri-  
 sées, qui décidez du sort de la guerre  
 & de l'état des finances, qui ne cher-  
 chez qu'à sacrifier l'étranger à votre  
 fureur & à votre avarice? où cou-  
 rez-vous, sans prendre des cornes  
 semblables à celles des taureaux &  
 des béliers? doit-on paroître en Pu-  
 blic sans ses insignes? C'est par-là  
 que vous prouverez la liberté de  
*Zargog*, qui ne consiste qu'à hur-  
 ler, à donner des coups de poing, à  
 brûler sottement, toutes les années,  
 le portrait du grand *Alzedan*, & à  
 se noyer dans des eaux citronnées &  
 dans les liqueurs les plus bachiques.

Les *Zulins* ont des accès de pen-

daïson, comme les autres en ont de fièvre. Il est juste qu'une Nation, qui ne vit point comme le reste des hommes, qui ne pense comme personne, meure d'une manière qui lui soit propre, & qu'on puisse appeller inimitable.

Voyez les *Zulins*, entre cinq & six heures du soir, & vous douterez qu'on doive les appeller des hommes. Je leur pardonne de courir le matin, toute la ville, en courtauts de boutique, & de paroître Seigneurs l'après-midi. Il est juste d'aller gagner le matin dequoi s'habiller le soir.

Plus les *Zulins* sont enragés contre les *Tesans*, & plus ils avouent

leur infériorité. Nous ne pouvons ordinairement souffrir le mérite qui nous ombrage. Il est rare qu'on haïsse un sot; on l'oublie bien vite.

*Cardos* a toujours tout gâté : il a corrompu les mœurs de mon fils, dit un pere vertueux; il a épuisé la bourse de mon neveu, dit un oncle avare; il a ruiné la santé de mon pupille, dit un tuteur courroucé. Voyez clair, & vous verrez que le dessein étoit pris de se corrompre, de se ruiner, & de se réjouir aux dépens de la santé, avant de venir à *Cardos*.

On perd ordinairement dans les voyages, les vertus qu'on pouvoit avoir, & l'on prend les ridicules

qu'on n'avoit point. Eh! quels ridicules! sur-tout lorsqu'un *Zulin* ose contrefaire le *Tefan*, il y a matière suffisante pour faire crêver de rire.

Antichambre, quel mot! qui peut l'avoir imaginé! Ne suis-je donc pas un homme tel que *Fafas*? & parce qu'il a un habit tout doré, qu'il se poudre, qu'il se farde & qu'il se parfume, je ne puis lui parler, & je dois périr dans ce qu'on nomme, enfin, *Antichambre*. Vit-on le lion faire attendre un autre lion à l'entrée de sa tanière, & la souris se croire deshonorée de rencontrer une autre souris? Non, sans doute. Aussi ces animaux valent-ils mieux que bien

de nos petits hommes à antichambre. Le lion ne troqueroit pas sa belle cripière pour celle de *Larix*, toute pommadée qu'elle est; & la souris ne changeroit pas ses yeux pour ceux de *Grabon*, qui n'apperçoit que des chiffres qu'il fait épeller. Il y a des miroirs pour le corps, il n'y en a point pour l'ame : voilà le malheur.

On ne juge guères les hommes qu'à la toise. Il est grand, c'est-à-dire, *long*; il est bien fait, il a une physionomie intéressante; il y a là dequoi faire fortune pour la vie, & dequoi occuper les plus grands emplois, sur-tout lorsque les femmes ont du crédit.

La livrée est l'état le plus brillant à *Cardos*, & par la même raison le plus insolent. On se félicite d'avoir un laquais impertinent comme on l'est soi-même, & un cocher qui ait écrasé plusieurs personnes : voilà le *bon ton*.

Il n'y a point de chose dans le monde à qui le Génie poétique n'ait adressé des vers, & même des épîtres ; je ne vois que le verrouil qui n'en ait point eus, & cependant qui en méritât mieux. Il barricade nos portes, il empêche la bavardise d'entrer, il écarte la foule, il nous laisse le loisir d'être avec nous-mêmes, souvent il sauve notre pudeur. O!

¶ L'auteur ignorait que M<sup>r</sup> Dorat a fait une fort jolie épître sur ce sujet



bienheureux verrouil, vous m'êtes plus précieux que les lingots d'or, & peu s'en faut que je n'aie vous baisé toutes les fois que j'entre dans mon musée, dont vous défendez l'accès beaucoup mieux que les *Orsins* n'ont défendu, le mois dernier, la ville de.....

La mode viendra, & elle est presque déjà venue, qu'on fera manger les Seigneurs & les femmes de qualité, qu'on les mouchera, qu'on les conduira à la garde-robe. N'est-il pas, en effet, trop fatigant de porter une fourchette à la bouche, un mouchoir au nez, & sur-tout pour les Grands, déjà accoutumés à ne plus se servir



de leurs pieds, ni de leurs mains, & à ne penser que par le moyen d'un Secrétaire qui remue leur ame, & qui fait qu'on la distingue un peu de leur corps?

Tout le jour à table, quelle gourmandise! tout le jour sur un sofa, quelle paresse! tout le jour au jeu, quel martyre! toute la nuit au bal, quelle folie! Voilà cependant tous les hommes: ils sont, ou gourmands, ou paresseux, ou martyrs, ou foux.

Le jeu est l'éteignoir de la conversation, & même de l'esprit. Il ne faut que du silence, du flegme & du mécanisme pour bien jouer. Il n'y a qu'au jeu où les femmes ne par-

lent pas. Les joueurs ne sont que des machines qui répètent mécaniquement leur jeu, comme une horloge répète les heures.

Les joueurs sont comme les oiseaux : aujourd'hui ils ont un magnifique plumage, & demain ils muent. Bien des femmes ne jouent aux cartes, que parce qu'alors elles jouent à l'amour. Leurs yeux marquent plus de points dans le cœur de leurs galants, qu'il n'y en a parmi les *piques*, les *cœurs*, les *trèfles* & les *carreaux*.

On hazarde sa probité, sa réputation & son argent au pharaon. Pouvoit-on donc le nommer mieux que jeu de hazard ? Il y a toujours une  
perte

perte assurée dans tous les jeux; celle du tems.

*Alcindre* se fait servir les premiers petits pois, dont il parle depuis huit jours; il préside aux saussés, & il enseigne la manière de les moderniser & de les rendre meilleurs; il parcourt, à table, tous les mêts mieux qu'un Savant ne parcourt ses livres; il s'épanouit à l'aspect d'un ragout tout neuf, & il entre en fureur s'il y a trop de sel ou trop de poivre. Vaut-il mieux être *Alcindre* que cochon? Je l'ignore.

La meilleure table n'est bonne qu'autant qu'elle est égayée par de jolis propos. Si l'on n'y dit mot, il

n'y a pas de différence entre une table & un ratelier. On devient la statue du festin de *Pierre*.

*Epanur* fait retentir toute la maison des éclats de sa colère. Il ne se calmera que sur le soir, quoiqu'il soit encore matin. Quel désastre est-il donc arrivé ? *Epanur*, qui ne devoit se lever qu'à sept heures, a été réveillé à six & demie par son domestique, qui n'avoit pu entendre l'horloge.

Tout homme qui tempête en se levant, qui dispute long-tems avec son lit, avant de pouvoir s'en arracher, est un homme bourru, fait pour être martyr d'une mauvaise

humeur. On s'éveille gayement lorsqu'on est gai.

L'homme voluptueux aime ses plaisirs; mais l'homme heureux aime ses aises. Les plaisirs causent souvent des inquiétudes; les aises n'en donnent jamais.

Il faut avoir des larmes de reste, ou être forceur soi-même, pour aller pleurer à quelque Tragédie, dont le héros mourut il y a deux mille ans.

Les Nations sérieuses aiment le Théâtre bouffon, & les Nations badines préfèrent le Théâtre grave & austère. Les spectacles ne plaisent à l'homme, qu'autant qu'ils le tirent hors de lui-même.

Les mariages ne sont plus qu'une formalité, qu'on juge nécessaire pour assurer le sort des enfants; car pour les devoirs entre femme & mari, l'on s'en moque; cependant la plupart des épouses ne veulent que ce que veut leur époux. Le mari veut avoir l'argent; la femme le veut aussi: le mari veut aller où bon lui semble; la femme le veut pareillement: le mari veut être maître, gronder, tempêter, faire enrager la maison; la femme ne demande que cela. Quelle union!

Bien des laquais ont grand air, parce qu'ils sont fils de Seigneur; & bien des Seigneurs ont pauvre figu-

re, parce qu'ils sont fils de laquais.  
Il n'y a jamais eu tant d'humanité.  
Le Peuple & les Grands font tous les  
jours des alliances.

Deux enfants, c'est assez, & même  
trop, dit *Argonce*; il ne convient  
qu'aux gueux de multiplier : n'a-t-il  
pas raison? Il doit faire son fils aîné  
Colonel, & son second Prélat; que  
feroit-il du troisiéme?

Je plains mes enfants qui ont de  
l'esprit, dit *Nanine*; car s'ils étoient  
fots, ils feroient fortune comme leur  
oncle.

Il faudroit qu'il y eût un noviciat  
dans le mariage, avant de faire pro-  
fession. Combien de mauvais ma-



riages, par la raison qu'on ne se connoit pas intérieurement de part & d'autre? La mine est une chose bien trompeuse.

Le mariage est une affaire, comme dit le Poëte, du bon sens, à laquelle on doit penser toute sa vie. Rien de plus joli qu'une noce, rien de plus affreux qu'un ménage. Une femme qui gronde, ou qui se meurt chaque jour sans mourir; des enfants qui crient, ou qui se battent; des domestiques qui volent, ou qui s'enivrent; des humeurs qui se combattent, ou qui boudent; de l'argent qui fond, ou qui ne vient point: voilà sur quoi roule la vie des fem-



mes & des maris. Ne vaudroit-il pas mieux être Eunuque?

Si vous n'aimez point votre femme, elle vit cent ans pour vous faire enrager; si vous l'aimez, elle meurt bientôt, & vous vous désespérez. Comment faire? N'en point prendre.

Le mariage est plus gênant que tous les vœux d'un Religieux. Celui-ci n'a que son humeur à gouverner; le mari a la sienne & celle de sa femme, qui est, pour l'ordinaire, tourmentée de sept Démon.

Presque point d'hommes mariés qui ne se repentent de l'être; presque point de femmes mariées qui ne

134 L A B E R L U E.

= désirent un second mari, & quelque-  
= fois même un troisième.

= Il faut prendre une petite femme  
= quand on se marie, dit un Auteur,  
= parce que des plus grands maux, on  
= doit choisir le moindre.

Il ne faut faire qu'un dans le mariage, pour être heureux; & c'est la pierre philosophale de n'être qu'un, lorsqu'on est deux.

Je ne vois que les fots heureux dans le monde : ils ne sentent point ce qu'on leur dit; ils admirent tout, ou ils n'admirent rien; ils n'ont point d'envieux, point d'inquiétudes; ils se contentent de tous les plaisirs; ils parviennent aux plus grandes dignités;

rés; ils sont ordinairement les plus riches. *Palmire* voudroit n'avoir jamais écrit, & être tout-à-fait sot.

Il n'y a que les petites folies hors d'œuvre, qui conduisent aux petites-maisons; les grandes folies, qui sont à la mode, méritent aux hommes les premières places. On réussit souvent par la raison des contraires.

L'Univers n'est qu'une grande salle de bal: les fots en font les honneurs; ils y rient, ils y dansent, ils y boivent; les sages, au contraire, se tiennent sous le masque dans un coin, observant tout & ne disant mot.

On ne verra jamais deux Médecins d'accord, à moins qu'ils ne se

trouvent ensemble : leur politique veut qu'alors ils ne se contredisent pas, & leur humanité demande qu'ils fassent mourir le madade, plutôt que de ne pas s'accorder.

Les Médecins, dit-on, ne savent ordonner que des purgations & des saignées. Mais veut-on qu'ils fassent couper une jambe ou un doigt ? Point de maladie qui ne vienne des humeurs ou du sang.

Un Médecin beau parleur, a presque toute la science dont il a besoin pour s'enrichir auprès des hommes ; & un Médecin bien fait, est suffisamment habile pour les Dames. Aussi voit-on chez tous les Grands, le Mé-

decin de *Monsieur* & le Médecin de *Madame*.

Si les Médecins osoient souvent dire ce qu'ils pensent, ils ordonnent des remèdes efficaces. Ils diroient à telle Religieuse qui souffre, prenez dix onces de liberté, & vous guérirez ; ils diroient à une Dame qui a un vieux mari, prenez douze gros de..., & vous rétablirez votre santé ; ils diroient à un Ministre qui languit, avalez dix drachmes de vengeance, & ce ne sera rien ; ils diroient au Prélat qui se meurt, procurez-vous sept onces de poudre rouge, de couleur pourpre, & vous resusciterez ; ils diroient au Savant qui

languit, fréquentez, tous les jours, quelques faiseurs de Dictionnaires & de Journaux, pour oublier votre étude & votre savoir, & votre santé reviendra; ils diroient au Poëte qui a des obstructions, faites vos efforts pour trouver dans le monde, quelque Souverain qui vous veuille du bien, qui vous estime & qui désire vous avoir, & votre maladie s'en ira.

Le ciel a, sans doute, bien disposé tout ce qu'il a fait; mais s'il ne nous eût laissé qu'un buste avec nos bras, nos cuisses & nos jambes, sans estomac, sans ventre & sans tout l'accompagnement qui s'ensuit, il nous eût épargné bien des embarras, bien

des inquiétudes, bien des besoins & bien des malheurs.

Une perruque *in-folio*, un rabat à glands, un chapeau en parapluie, un habit noir en forme de sac, quelques grands mots d'*Hypocrate* ou de *Gallien*, tout cela joint ensemble, fait presque un Médecin.

Personne ne fait plus de miracles que les Médecins: ils ouvrent le ciel & la terre tous les jours.

Tout le *Midi* se morfond, & le *Nord* sue. Si les sueurs rentrent, viendra la pleuresie, & il faudra, peut-être, en mourir. Combien de personnes qui n'attendent que ce moment pour avoir une bonne dépouille?

Les *Zulins* pourroient réussir, s'ils pouvoient quelquefois deviner; mais ils ne savent que parier. Un chat ne passe pas sous leurs fenêtres, qu'ils ne gagent s'il est mâle ou femelle.

Les *Tesans* sont braves, généreux, capables d'aller aux enfers, lorsqu'ils sont bien conduits. Les *Zulins* sont furieux, capables de se pendre, lorsqu'ils n'ont pas réussi.

Fi du patriotisme, qui ne s'accorde pas avec l'humanité. On a le cœur bien petit, bien bas & bien resserré, lorsqu'on n'aime que sa Nation, & lorsqu'on fait mourir un Amiral innocent, pour sauver son honneur.



Le Pays des *Zulins* doit plus qu'il ne vaut, & une révolution le met aux abois. Les *Zulins* n'ont qu'une Ville abondante, les *Tesans* en ont vingt. Un crédit seulement suspendu perd à jamais les *Zulins*.

Il n'y a point de langue qui ne se prononce différemment qu'on ne l'écrit; mais cela est plus sensible chez les *Tesans*.

Mauvaise éducation que celle qui n'apprend point les langues. Comment la Ville de *Cardos* l'ignore-t-elle encore? La langue *Célado-nienne* est née pour embellir l'éloquence & la Poésie; la langue *Tesanne*, pour discourir des sciences

abstraites. L'une est plus diffuse, parce qu'elle est plus féconde; l'autre est plus précise, parce qu'elle est plus pauvre.

Les mots anciens sont respectables, parce qu'ils nâquirent des besoins; les mots nouveaux sont ridicules, parce qu'ils naissent des superfluités.

Les *Céladoniens* ont leur *u* qui charme dans la Musique; les *Tesans* ont leur *e* muet qui ravit dans le chant.

Chaque animal doit conserver son cri ou son chant; chaque Peuple en doit faire de même. Notre oreille est d'habitude : elle s'irrite lorsqu'on

veut l'accoutumer à une nouvelle harmonie, comme le gout se révolte contre les nouveaux ragouts. Les *Tesans* sont assez joyeux pour n'avoir pas besoin d'une musique qui les anime, qui les réjouisse & qui les transporte; il faut donc leur laisser la musique qui endort.

Il n'y a que les *Tesans* qui se jouent en plein Théâtre, & qui se plaisent à ce jeu. Les autres Peuples sont trop superbes pour publier leurs défauts: quelquefois un bossu rit le premier de sa bosse, pour que les autres n'en rient pas.

Cet homme a beaucoup de bon sens, disent les *Zulins*, parce qu'il

ne dit mot; mais mon chien ne parle pas; il aura donc beaucoup raison.

Bien des gens ne parlent point par amour-propre. (Eh! plutôt au ciel que cet amour-propre fût plus commun!) On craint de hasarder quelque discours qui fasse rire, de faire banqueroute à quelque phrase, de ne se pas tirer avec honneur d'un entretien. Il y a plus de personnes, dans le monde, qui rougissent par orgueil que par modestie.

L'amour n'est pas si commun qu'on se l'imagine; mais tel qui n'est point amoureux, fait semblant de l'être, croyant se donner un relief. *Elle est charmante, elle est divine; où sou-*

*pe-t-elle? où se promenera-t-elle?*

Langage à la mode, qui ne signifie rien.

On est revenu de l'amour à l'Espagnole. Une femme qui veut avoir aujourd'hui des soupirants, ne connoit pas les usages du siècle. Les hommes, tous Césars, ne pensent qu'à voir & à vaincre; autrement ils se retirent, & il faut prendre un Roman pour retrouver le tems des amoureux transis.

Il y a mille à gager contre un, que bientôt nous retomberons dans la barbarie. Nous avons tant épluché les modes, tant raffiné sur les ragouts, les meubles & les ajustements,

que raffaïiés, épuisés & excédés de jolies choses, nous redemanderons le gotique comme quelque chose de neuf, & nous l'adopterons. On n'est pas toujours jeune ; l'âge vient où l'on devient gotique soi-même.

Nous admirons souvent bien des choses, que les Romains ont pris pour des sottises. Un génie superficiel ne s'accorde pas sur le chapitre de l'admiration, avec un génie solide.

Quels événements ! disons-nous : jamais on ne vit rien de semblable. Erreur. L'histoire des tems passés fut aussi étonnante, aussi tragique ; mais les personnages sont morts, les intérêts ont disparu, & cela ne nous af-

fecte plus. Il faut être au Parterre pour bien juger d'une Pièce.

Tous les Livres & tous les Auteurs ne sont que les morceaux d'une glace rompue, où l'on ne se voit qu'en partie : il faut savoir réunir toutes les pièces ensemble, & alors l'on peut bien voir.

La vérité n'est réellement belle, que lorsqu'elle est nue; mais on l'a tant ornée de pompons, d'agréments & de fanfreluches, qu'on en fait une mascarade, dont on se moque aujourd'hui.

Quiconque postule des graces est un volant. Les Seigneurs qui jouent à la raquette, se le renvoient l'un à

l'autre, jusqu'à ce qu'il vienne à tomber; alors le jeu cesse, & mon volant reste à terre.

On ne fait ordinairement fortune qu'aux dépens de son esprit & de son cœur. Bien de gens riches & en place, ou n'ont pas le sens commun, ou ont un cœur qu'on prendroit pour un gésier.

Tous les différents hommes que nous voyons, ne nous offrent que différentes manières d'être durs. On raffine sur l'avarice & sur l'inhumanité, comme l'on rafinoit autrefois sur la façon de faire des largesses.

Il y a dans tous les siècles la même portion d'esprit; mais quelquefois cet



esprit est plus répandu, & voilà notre position. Nous avons, par exemple, entre quatre-vingt hommes incroques, une dose d'esprit, qui, réduite à six, feroit six hommes admirables. Ainsi chacun, aujourd'hui, a de l'esprit, & personne n'en a suffisamment.

Autre inconvénient : la portion d'esprit que nous pouvons avoir, & que nous devrions appliquer toute entière à des choses utiles & sérieuses, ne s'attache qu'à des bagatelles. Les futilités, par ce moyen, sont pleines d'esprit, & les projets les plus importants en manquent.

*Tyrson* ordonne une fête avec

150 L A B E R L U E.

toute l'élégance, fait une épigramme avec tout le sel possible, & il paroît un imbécille sitôt qu'il s'agit de faire une démarche nécessaire à l'Etat. Nous sommes les premiers hommes du monde pour les petites affaires, & les derniers pour les grandes. C'est la conséquence.

On étouffe notre esprit sitôt qu'il commence à poindre, sous une multitude de Grammaires & de leçons fastidieuses. C'est toujours l'heure de parler, jamais celle de penser. Nous sommes ordinairement polis dans les Colléges, & libertins lorsque nous en sortons. Peut-on espérer un beau jour après une semblable aurore ?

Je

Je voudrois qu'une mere donnât autant d'attention à ses enfants qu'à son chien ou à son chat; mais c'est trop exiger; les enfants appartiennent au mari, & le chien & le chat n'appartiennent qu'à la femme.

C'est un bonheur pour les voisins de ce que les femmes s'occupent de leurs oiseaux ou de leurs chiens. Sans cela combien de coups de langue!

Donnez-moi deux femmes sincèrement amies, & qui ne disent jamais du mal l'une de l'autre, & vous ferez voir *la merveille sans pareille*. La femme dit qu'elle n'est pas obligée d'aimer la femme; mais d'aimer l'homme.

Les hommes, quoi qu'on en dise, font beaucoup plus méchants que les animaux, & cela ne peut être autrement. Les bêtes ne font du mal qu'avec leurs griffes ou leurs dents, & nous nous en faisons par nos pensées, nos désirs, nos projets, nos paroles, avec des armes blanches & des armes à feu. Dix moyens de nuire que l'homme met en usage, font, sans doute, pires que deux moyens. Il n'y a même pas de proportion.

Si l'on savoit jusqu'où va la malice des hommes, combien il y a peu d'amis, combien il y a d'ennemis; si l'on connoissoit toutes les intrigues de *Lyfcar*, toutes les ruses de *Nirs*,

toutes les cruautés & toute l'impertinence du petit *Loriot*, on auroit honte de se voir enveloppé dans l'espèce humaine, & l'on désireroit devenir abeille ou fourmi, colombe ou agneau.

Nous nous croyons un tout, & nous ne sommes qu'un membre de la société. Mais la société qu'est-elle aujourd'hui ? Sinon un assemblage d'êtres malins qui ne cherchent qu'à se mordre, & où la raison du plus fort est toujours la meilleure.

*Marsus* suce le sang des Peuples, s'engraisse de leur substance, & préfère des tableaux aux hommes, ses semblables. Il ne donneroit pas dix

écus d'or pour arracher un malheureux à sa misère, & il en jette mille pour avoir ce même malheureux en image, & le placer dans son cabinet. La justice ne punit que les personnes sans crédit & sans aveu.

*Torca* fut le plus sot des hommes, de voler dans les campagnes & sur les grands chemins : il n'avoit qu'à prendre un magnifique Hôtel à *Cardos*, se donner de brillants équipages, se faire appeller *Excellence*. Il voloit par-tout impunément, il ruinoit mille Marchands; & ses enfants occuperoient aujourd'hui des dignités brillantes.

Les grandeurs ont un merveilleux

avantage ; elles changent l'essence même des choses. Un frippon devient homme habile ; un fourbe, politique ; un tyran , conquérant ; un sot , héros. Qu'étoit *Rimas* avant son exaltation ? Le rebut des humains. Aujourd'hui honoré de la confiance d'un Ministre , & chargé de l'indignation publique , il ne parle que de faire pendre ceux qui le faisoient pendre lui-même , il y a dix ans , s'il n'eût eu le crédit dont il abuse maintenant.

Un génie peut tout entreprendre ; mais un génie a mille obstacles contre lui : il a les sots , les envieux , les coutumes , les préjugés. *Parnux* n'a

échoué que parce qu'il avoit trop d'esprit.

On voit des hommes croître comme des loupes. D'abord ce n'est qu'une lentille; mais bientôt cela augmente de manière à couvrir tout le corps. On veut ensuite couper le mal, & il n'est plus tems.

On ne fait usage de son corps que lorsqu'on se bat; & on ne se bat ordinairement que tous les dix ou douze ans. Ne nous étonnons pas de ce qu'on n'a point de forces. Nos Peres se préparoient de longue main à la guerre par la chasse, la paume, le mail, le billard; nous ne connoissons que la table & le lit, & nous en



fortons pour monter à l'assaut : sommes-nous plus sages que nos Peres ?

Le tableau de toutes les Nations est celui de la frivolité. Ce mal a gagné jusqu'à la Chine. On trouve une différence énorme entre les Peuples de 1659. & ceux d'aujourd'hui. Des opéra, des comédies, des festins, des ajustements, des intrigues, des amourettes, des bals, des conversations où l'on parle tout le jour sans rien dire, des ouvrages où l'on moralise sans instruire, des négociations où l'on ne répète que des projets usés. Voilà le monde en abrégé. Ici comme là, & là comme par-tout ailleurs, on ne découvre rien de plus, si ce n'est

des vices qui feront peur à nos neveux.

Tout *Zarlog* s'assembla autrefois pour discourir sur le phénomène d'une souris qu'on apperçut dans la lune : tandis qu'on parloit, qu'on consultoit, & qu'on écrivoit à toutes les Universités du monde, des yeux plus pénétrants découvrirent que la souris n'étoit qu'au fond du télescope. Voilà l'image de l'Univers.

Présenter des Ouvrages à la plupart des Libraires, c'est offrir des couleurs à un aveugle. Ils vivent au milieu de leurs Livres, comme des Eunuques dans un Serrail.

Les sots ne connoissent point d'au-

tre

tre sot que l'homme d'esprit : ils lui tournent le dos, ou ils l'interrompent dans le tems qu'il dit des choses merveilleuses, pour aller entendre un imbécille qui débite des bêtises.

C'est un plaissant spectacle que celui d'un Café. Cinq ou six vieilles per-ruques de fondation, font les scènes du Théâtre, & retracent ces figures grotesques, qui, peintes sur la toile & le bois, forment les portiques. Quelques jeunes étourdis, par ci, par là, pirouettent, frédonnent des airs, ou débitent une politique qui est le renversement de la raison. Quelques récits d'une chasse du cerf

ou du loup, qu'on appelle Gazettes, passent entre les mains de tout le monde, ainsi que de l'eau cafetée. On bâille, on s'ennuie, & voilà le spectacle fini.

Il faut n'avoir ni honte, ni honneur, pour oser publier à chaque fois qu'on donne un Ouvrage, que le manuscrit a été dérobé. Mais le singe est toujours singe.

V..... ne crie perpétuellement contre la Religion, que parce qu'elle l'importune. On ne pense pas à une chose qui n'affecte point.

L'ame des grands Seigneurs devant, pour l'ordinaire, être fort mal logée après leur mort, ils font bien

de s'en dédommager en érigeant, pour leurs corps, de superbes mausolées.

Bien des Auteurs se font exiler d'un Pays à chaque Ouvrage qu'ils publient. Personne ne pourroit mieux qu'eux donner un abrégé de Géographie.

Je sais bien des gens qui lisent beaucoup, & qui ne lisent que de mauvaises choses; qui aiment beaucoup à paroître, & qui n'aiment guères à payer; qui se plaisent à railler, & qui ne veulent pas qu'on les effleure; qui se disent Catholiques, & qui à peine croient en Dieu.

Les Ouvrages les plus dangereux

passent avec approbation ; huit jours après , l'approbation se retire , & les Censeurs se rétractent. Je le parie. Ces Censeurs sont de connivence avec les Ecrivains, s'ils n'ont pas la berlue.

Les Liseurs n'aiment que les Romans obscènes , & les Lecteurs recherchent les bons Traités de Morale ou de Physique ; mais je ne trouve pas dix Lecteurs sur trente mille Liseurs.

L'esprit devient si commun , que bientôt on aura honte d'en avoir. On s'est lassé du bon esprit , pour prendre un esprit présomptueux , qui s'élève contre Dieu même , & un es-

prit libertin qui se joue de la vertu.  
Quelles métamorphoses!

Il suffit qu'un Ouvrage attaque la Religion & les Souverains, qu'il soit, enfin, brûlé, pour être recherché, lu & dévoré. Pouvons-nous d'avantage nous deshonorer?

On fronde les Prêtres & les Moines, comme si c'étoit un monde à part; mais ouvrons les yeux, & nous verrons que ces mêmes Prêtres & ces mêmes Moines sont nos oncles, nos freres & nos cousins, dont nous nous moquons. On peut blâmer leurs écarts, pour les rappeler à l'esprit de leur état; mais on ne doit jamais mépriser des Institutions, bonnes en



elles-mêmes, qui ne prêchent que l'ordre & la sainteté.

Un petit-maître qui écrit contre la Religion, n'est qu'un faux plaisant, qui blasphème ce qu'il ignore, & qui, n'ayant point assez de génie pour intéresser le Public, se donne les airs de Prédicant. C'est une singulière mission, que de se rendre Apôtre de la mé croyance.

L'Hôpital des Quinze-Vingt est l'abrégé du monde. On ne connoit plus rien qu'en tâtonnant, & souvent on tâtonne mal. On retire la main lorsqu'il faudroit l'avancer, ou on l'avance lorsqu'il faudroit la retirer. Qu'arrive-t-il? Tout devient



doute ou témérité. L'homme qui crie contre la Religion, & qui croit la détruire, est le chien de la Fable, qui s'imagine pouvoir boire tout un fleuve.

Si quelqu'un trouve ce Livre malin, il se trompe : on n'y attaque que des ridicules, sans manquer au respect dû à la Religion, aux Princes & aux Gouvernements. Nous n'avons eu personne en vue dans les portraits qu'on trouve dans cet Ouvrage ; mais ils ne seroient pas portraits, s'ils ne ressembloient à quelqu'un. Les Caractères de la Bruyère pourroient s'appliquer à ce tems-ci comme au siècle dernier.

On se souviendra que ce Livre paroit sans aucune clef, & que si jamais il s'en fait une, l'Auteur la désavoue comme un attentat contre son Ouvrage & contre la société. Maudit soit, parmi nous, quiconque offense ses freres. Nous faisons la guerre aux vices; mais nous aimons les personnes.

F I N.



